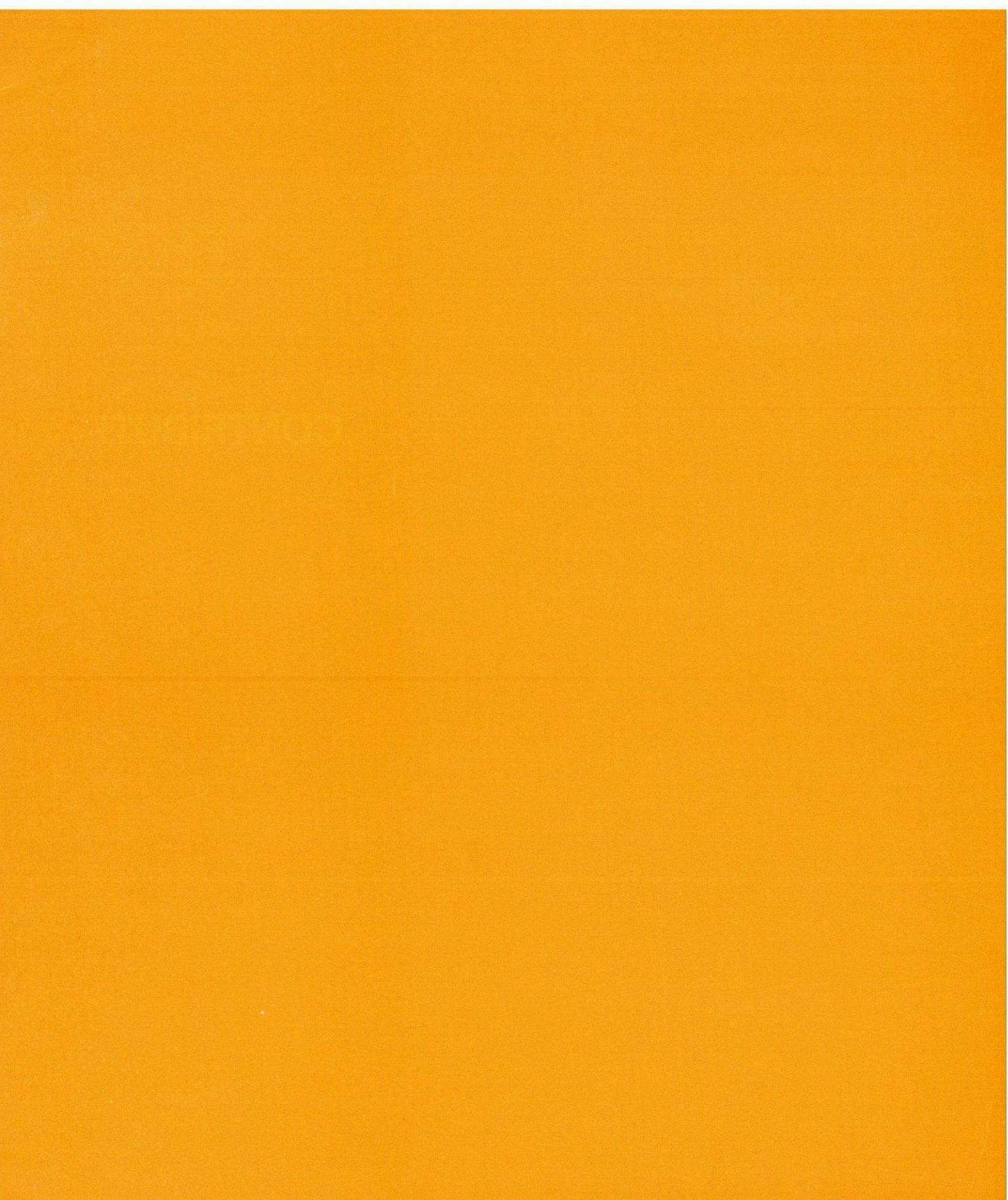


CONTRIBUTI



RECHERCHES SUR LES ACTIVITES ARTISANALES D'UN QUARTIER DE SELINONTE

Ces pages rassemblent un matériel à première vue disparate, composé de six documents datables du tournant des VII^e- VI^e siècles au IV^e siècle av. J.-C. Plus que pour leur valeur esthétique, ils ont été choisis pour l'information qu'ils livrent sur l'activité du quartier dont ils proviennent.

L'îlot «FF1 Nord», situé au Nord-Ouest de la rue F qui traverse l'acropole de Sélinonte d'Est en Ouest et longe la zone du téménos, a fait l'objet de sondages liminaires, puis d'une fouille systématique. Cinq

campagnes s'y sont déroulées depuis 1979 (1). Les recherches sont localisées dans les tiers médian (fig.1) et inférieur (fig.2) de l'îlot. Les niveaux puniques tardifs du tiers supérieur, en bordure du grand axe Nord-Sud, avaient été mis en valeur par I. Bovio-Marconi (fig.3); ils ont été redégagés, nettoyés, restaurés quand nécessaire, et relevés graphiquement, en attendant d'être ultérieurement fouillés.

L'investigation d'un îlot de l'acropole dans son ensemble devrait permettre de saisir le processus de



Fig. 1 - Le quartier FF1 Nord, à l'Ouest du grand axe Nord-Sud. Tiers médian de l'îlot. Photo M.F.

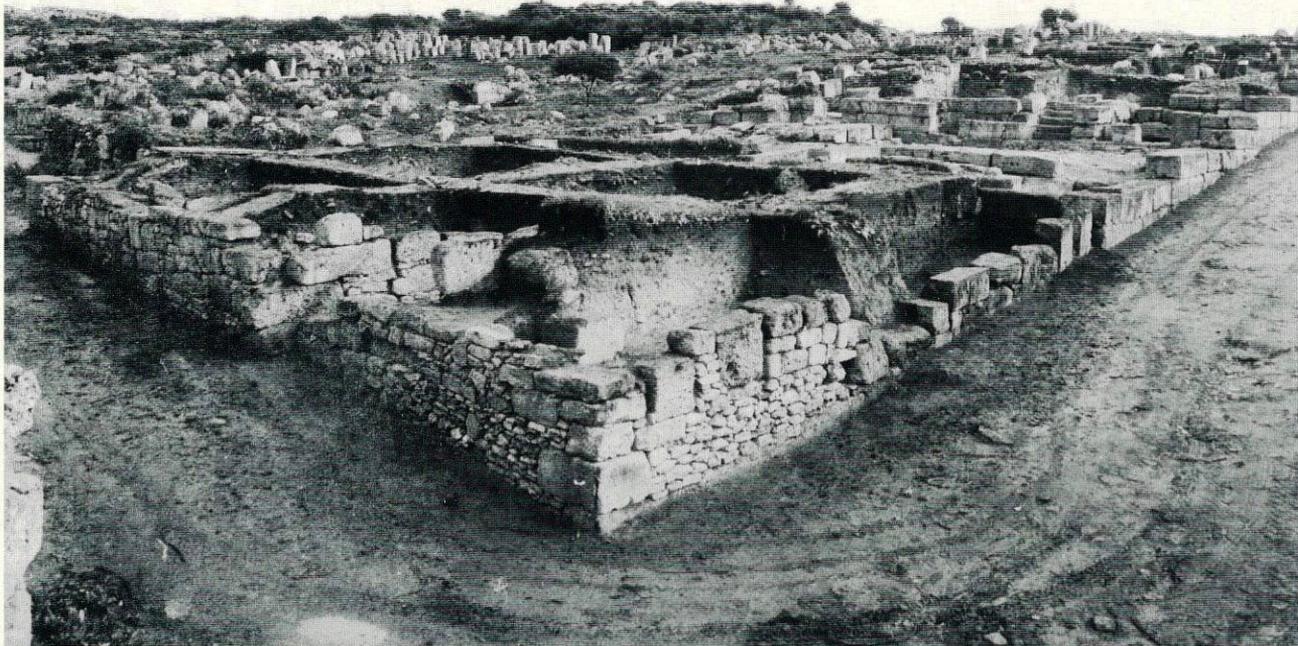


Fig. 2 - Tiers inférieur de l'flot FF1. Angle de la rue F et de la rue du Rempart Ovest. Photo M.F.

son implantation et de son développement; elle complète la série des premiers sondages menés dès 1973 dans les unités EE2 et BB1 et les recherches sur le réseau des rues, et constitue un chapitre important du dossier confié par Vincenzo Tusa à Roland Martin et à son équipe (2) sur l'urbanisme de la colonie mégarienne. On verra qu'avant même que ne soit publié un rapport préliminaire sur la totalité des travaux réalisés sur «FF1 Nord», les documents présentés dans cet article sont déjà porteurs de renseignements éclairants.

La première partie du texte traite de chacun de ces documents (3) considéré séparément, tandis que la deuxième partie rassemble les remarques générales qu'ils suscitent. Il s'agit là de premières réflexions, correspondant à autant de dossiers ouverts; elles ne sauraient en aucune façon constituer des conclusions abouties sur les questions abordées: l'histoire de la recherche a montré combien Sélinonte ne se

révèle que progressivement, avec réticence presque, dans sa complexité.

1. Moule de statuette féminine orientalisante (fig. 4)

Provenance: carré 79/3 + 4. Inv.: 79/404 (de l'inv. céramique). Matériau: terre cuite, argile sombre, brun rouge. Hauteur cons.: 7,3 cm. Epaisseur max. cons.: 3,5 cm. Cassé sur ses 4 côtés.

Moule fragmentaire conservant la moitié supérieure droite d'une figurine féminine: tête surmontée d'un haut polos (4) présentant un large bandeau droit à sa base; chevelure en bandeaux, terminée par 3 boucles perlées tombant sur le devant du buste; partie supérieure du torse et épaule.

Le visage en forme de U évasé (5), aux propor-



Fig. 3 - Tiers supérieur de l'flot FF1. Angle de la rue F et du grand axe Nord-Sud. Photo M.F.

tions allongées, présente des traits fortement construits. Le nez, droit, aux ailes à peine épatées, est prolongé par l'arcade sourcilière, bien marquée, que l'on suit de l'angle interne de l'oeil jusqu'à la tempe. L'oeil, que l'on dirait «à fleur de paupière» plutôt que protubérant, est de forme générale allongée, avec une ligne courbe continue pour la paupière. L'iris n'est pas indiqué - dans la matrice du moins. L'oreille, grande, est placée assez haut, très en avant sur la tempe; elle semble «rajoutée», car mal intégrée au visage bien que peu saillante; le lobe porte une boucle ronde. La bouche est clairement indiquée; les contours sont fins; les lèvres jointes, les commissures à peine relevées traduisent une expression qui reste en-deçà de l'ébauche d'un sourire. Le menton assez fort, le maxillaire inférieur plutôt robuste et la pommette légèrement saillante trahissent une ossature puissante sous le modelé charnu. La chevelure est

coiffée en 2 parties distinctes: au-dessus du front, large et triangulaire, un épais bandeau en bourrelet compact, presque horizontal, est ramené derrière l'oreille; 3 boucles perlées se répandent sur le buste et complètent une répartition des masses dans laquelle on reconnaît nettement une composition de style «dédalique». Un haut polos, évasé vers le sommet comporte à sa base un large bandeau plat dont il semble sortir, comme s'il était «emboîté» dans un élément indépendant - diadème? Il contribue à donner à la figurine une allure empreinte de noblesse et à en faire, très vraisemblablement, la représentation d'une divinité (6).

Le fragment conservé ne permet évidemment pas de définir si cette statuette appartient au type debout ou assis. Les dimensions du visage invitent à restituer une figure haute de 23 à 25 cm si elle était représentée debout, ou de 12 à 15 cm si elle était

assise. On peut penser que seule la face antérieure était moulée tandis que la face postérieure était «fermée» par simple modelage selon un procédé habituel dans tout le monde grec jusqu'en plein archaïsme et conservé très tardivement en Sicile (7). Dans le cas présent, le polos est un élément intégré à la matrice et non rajouté à main levée dans un deuxième temps comme en témoigne de nombreux autres documents (8).

On ne peut par contre affirmer que la partie inférieure de la figurine ait été fabriquée par moulage. Les statuettes assises du type Syracuse - Géla - Sélinonte (9), démontrent en effet l'existence de séries dont seule la partie supérieure était tirée d'un moule, le reste étant simplement modelé.

Du point de vue stylistique, les figurines issues du moule sélinontin appartiennent à la famille «dédalique». L'ensemble des traits répond en effet à cette appellation: stricte frontalité, polos, traitement de la chevelure. L'étude de détail laisse pourtant sur une impression indéfinissable d'«à peu près» par rapport aux canons traditionnellement établis pour les différents styles régionaux de cette phase importante de la plastique dorienne (10). Plus que le visage qui, lui, trouve assez facilement sa place dans les séries de type corinthien, l'élément perturbant est avant tout le polos dont la forme, elle, ne se rencontre pas à Corinthe. Sa hauteur prononcée, son profil convexe, évasé vers le sommet, et la présence d'un bandeau plat ici nettement différencié par un ressaut, évoquent, sans qu'aucune comparaison pleinement satisfaisante ne vienne étayer la proposition, les productions crétoises (11). La chevelure résiste aussi quelque peu à une intégration facile dans une série corinthienne propre: la combinaison du bandeau en épais bourrelet - horizontal ou presque - et des boucles perlées n'est pas la plus fréquente dans les représentations figurées - plastiques ou graphiques - de cette grande métropole. Dans l'iconographie céramique, le bandeau de ce type constitue un traitement fréquent au Protocorinthien - à côté de la frange à «accroche-coeurs» - et tend à disparaître vers la fin du Corinthien Ancien. Il en va de même dans le décor plastique des vases (12) où il ne semble pas franchir les années 580-570 (13).

Dans les terres cuites architecturales des sites de Grèce du Nord placés dans le sillage corinthien, le temple B1 de Calydon (14) et peut-être la toiture 1 de Thermos (15) en présentent sur leurs antéfixes à têtes féminines, tandis que pour les autres édifices de ces sites on adopte la frange à accroche-coeurs ou à festons.

En Crète, ce bandeau paraît être très tôt concurrencé par la frange à boucles (16). Vers l'Est, les ateliers de coroplastes continueront à l'employer en pleine deuxième moitié du VI^e s. (17).

En Occident, Tarente dont on admettra que le dédalique appartient à un double courant, crétois et laconien (18), offre des exemples de la combinaison bandeau - boucles perlées dès le milieu du VII^e s. (19), ce qui paraît être une des occurrences les plus anciennes.

A Sélinonte même, il est intéressant de rappeler que c'est ce bandeau qui apparaît sur les lampes de marbre considérées comme des imitations locales de l'exemplaire à frange à boucles sculpté dans un matériau provenant des Cyclades (20).

A Géla, ce sont les figurines dites de «type corinthien» dont la coiffure est ainsi traitée (21).

Hors du monde dorien, le bandeau en épais bourrelet est également présent dans des oeuvres de céramique cycladique, tel le plat de Bellérophon et la Chimère de Thasos (22), ou à Athènes, sur le col de l'amphore du peintre de Nessos (23) représentant le combat d'Héraclès et du Centaure. Il s'agit donc d'un type de frange commun à tous les sites du monde grec à l'époque orientalisante, surtout dans ses phases anciennes, qu'ils soient d'origine dorienne ou ionienne. Mais, presque partout - sauf dans la région de Rhodes et à Corinthe pour la très particulière série des «statuettes-trônes» et ses imitations - il n'accompagne plus les figurines de l'archaïsme, une fois les toutes premières décennies du VI^e s. passées.

En fait, c'est, pour la forme générale du visage et pour celle de son bourrelet en bandeau, avec l'antéfixe du Laphrion B1 de Calydon que le moule de Sélinonte trouve sa meilleure comparaison. Le contexte céramique auquel il appartient en fait un objet utilisé en association avec des vases du Corinthien Ancien et des coupes ioniennes B1 (24) c'est-à-dire un mi-

lieu qu'il faut situer au tournant du VII^e s. et du VI^e s. Il semble constituer un des rares exemples, sinon le seul, de matrice orientalisante, de style conventionnellement appelé «dédalique», connue pour la Sicile (25) et atteste l'existence d'ateliers de coroplastes actifs à Sélinonte à la fin du VII^e ou plus tard dès le début du VI^e siècle (26).

2. Moule bivalve en pierre (fig.5)

Provenance: carré 83/8 + 85/1 (27). Matériau: fin calcaire. Largeur: 6,7 cm. Hauteur: 6 cm. Epaisseur : 1,7 cm. Un éclat a fait partiellement disparaître l'angle supérieur droit.

Moitié de moule bivalve en pierre représentant un avant-train de cheval à droite. Ce moule est étudié dans ma contribution à la *Miscellanea* offerte à Vincenzo Tusa (28).

Sa trouvaille est un témoignage de la présence d'ateliers métallurgiques sur l'acropole même de la colonie mégarienne dès la fin du VII^e ou le début du VI^e s. av. J.-C. (29). On verra ci-dessous (30) le contexte élargi dans lequel il est déjà possible de le replacer.

3. Protomé féminine (fig.6)

Provenance: Carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile fine, dure, ocre orangé soutenu; rare calcaire, fin mica abondant. Hauteur: 18,8 cm. (31).

Protomé (32) féminine à polos de faible hauteur, posé sur un bourrelet, placé au sommet du crâne. La zone latérale est occupée par un large méplat, évasé vers le bas, figurant un pan du voile qui était retenu sous le polos. La chevelure, divisée en bandeau de part et d'autre d'une raie médiane que l'on peut ici restituer, descend en larges ondulations - 8 - formant un feston - 7 éléments de feston qui encadre le front triangulaire au profil fuyant. Le bandeau couvre lourdement la tempe avant de remonter un peu pour pas-



Fig. 4 - Moulage de statuette orientalisante. Photo Chuzeville.

ser derrière l'oreille. Placé à la limite de la chevelure et du bourrelet du polos, le trou de suspension est décalé vers la gauche de l'axe médian.

L'oreille, derrière laquelle passe théoriquement le voile, est particulièrement bien collée sur le crâne, beaucoup plus que sur la plupart des objets de ce type. Elle est faite de trois bourrelets qui disparaissent, en se regroupant, sous une grosse boucle circulaire et plate. Le visage est de forme ovale. L'oeil, placé haut et relativement près de l'arcade, est de taille plu-

tôt moyenne - entre la plage triangulaire de la racine du nez et la tempe, il restait peu de place; étiré obliquement vers la tempe, peu ouvert, il est enchassé dans des paupières formant un véritable renflement en amande autour du globe proéminent: courbe simple avec sommet légèrement décalé vers l'extérieur pour la paupière supérieure, courbe double pour la paupière inférieure qui se pince vers l'angle interne. L'arcade sourcilière est rendue par un arc régulier qui vient mourir sur la tempe; sa ligne se prolonge naturellement par le nez, élargi en «fleur de lotus» à sa racine (33). Le plan de jonction entre la joue - à la pommette haute et pulpeuse - et l'aile du nez, de type nettement «anatolien», présente une fossette qui accompagne l'expression en demi-sourire de la bouche bien ourlée, fine mais asymétrique: la lèvre supérieure, au «bec» très net, est plus large à gauche et s'effile vers l'extrémité à la commissure relevée tandis qu'elle est plus courte dans sa partie droite. La lèvre inférieure dessine plus simplement un croissant et présente un léger retroussis dans sa partie centrale. Le menton est lourd, son modelé plein et sans détail. Dans son ensemble, ce visage, certes harmonieux, est en fait si peu expressif que pratiquement rien ne peut être ajouté à la description concrète de ses éléments constitutifs. Notons immédiatement ici l'extrême parenté relevée entre cette protomé de l'acropole et celle trouvée par E. Gabrici à la Malophoros (34).

L'étude comparative de son style avec les types définis par F. Croissant la rattache à la forme dite «rhodienne» et oriente vers les productions regroupées dans le «type J», dont on se rappellera que la localisation ne peut être précisée pour l'instant, même s'il est indéniable que le lieu ou la région où furent élaborées les variantes s'y regroupant est à chercher en «Ionie centrale et insulaire». Mais, en fait, l'«air de famille» réel avec ces séries ne va pas jusqu'à une parfaite intégration des critères définissant le type. Les parties du visage - oeil, oreille, bouche tout particulièrement - sont assurément ressemblantes mais flottent dans la construction d'ensemble des volumes. Cette particularité, la présence du polos, totalement ignoré dans les protomés illustrant ce type, constituent deux arguments dirimants. Le manque de calage des parties constitutives, par rapport aux

exemples de référence, l'asymétrie de la bouche, la position irrégulière du trou de suspension se rapportent au savoir-faire de l'atelier producteur dont ils trahissent la maladresse. La représentation du polos, pour naturelle et traditionnelle qu'elle paraisse dans l'iconographie des figurines de terre cuite de style «ionisant», mérite plus ample réflexion.

J'ai déjà souligné qu'elle était absente dans le «type J» mais à reprendre l'ensemble de l'étude de F. Croissant, on a la surprise de constater qu'en fait presque aucune protomé d'aucun des types que l'auteur définit, ne porte avec certitude ce genre de couvre-chef. Ce constat quelque peu inattendu montre combien pour les protomés «le développement (de cette série originale) apparaît comme indépendant de celui des figurines» (35). Pour l'ensemble des quelque 140 planches, comportant chacune plusieurs figures, F. Croissant emploie le terme «polos» pour:

1. Le type M, «Corinthe» - variantes M1 et M2 -; mais «polos» avec des guillemets, et F.C. signale qu'il s'agit d'une tradition d'appellation instaurée par les fouilleurs américains. Quant à lui, il propose tout aussi bien «diadème» comme pour les variantes M3 et M4 (36).

2. Le type P, «Béotie», pl. 127 et 129, n° 212 (P2), pl. 129, n° 213 (P2). Il s'agit d'un polos bas, légèrement évasé vers le haut (37).

3. Le type S, «béotien corinthianisant», pl. 137, n° 230 et 231. J'aurais plus volontiers parlé de diadème.

4. Le type T, «atticisant», pl. 138, n° 233 et 234; pl. 139, n° 235, 236 et 237; pl. 140, n° 238, 239. J'opterais personnellement pour diadème plutôt que pour polos, car l'objet représenté emboîte la calotte crânienne jusqu'aux oreilles et s'épanouit parfois très largement.

5. Le type U, «Nord du Péloponèse», pl. 141, n° 242 (Delphes, type U1), et n° 246 (Argos, type U3); pl. 144, n° 245 (Delphes, type U2), n° 248 (id., type U4). Là encore, je vois plutôt des diadèmes.

En résumé, les rares cas de protomés avec le polos concernent essentiellement les types continentaux, autour des deux grands centres que sont Athènes et Corinthe (38).

Si l'on considère maintenant le groupe des 25 ou 26 protomés de Géla illustrées et publiées par P. Orlandini (39), on remarque en premier lieu qu'aucune d'elles ne peut être introduite de façon satisfaisante dans la typologie de F. Croissant, et ceci ne signifie aucunement que cette dernière soit inopérante. C'est bien plutôt, comme pour la protomé de l'acropole de Sélinonte, que l'on se trouve devant des objets hybrides, présentant des similitudes mais seulement des similitudes avec les références de Grèce propre, parce que ce sont des fabrications inspirées de modèles (40) importés et parfois même d'autres domaines de la plastique. Dans la plupart des cas, une dizaine au maximum (41), où un rapprochement peut être envisagé, il se fait avec les séries issues des ateliers de Milet (type «B»), Phocée («E»), Eolide («F») ou encore Clazomènes («G»); de l'Ionie centrale et insulaire («J») et de l'Ionie du Nord («N»). Jamais il n'emporte la conviction. Quant au reste des protomés, elles semblent procéder du montage encore plus complexe d'éléments disparates n'autorisant aucune comparaison, même ténue, avec les types établis par F. Croissant. C'est certainement, comme le croit d'ailleurs P. Orlandini (42), que l'ensemble des exemplaires considérés a été produit à Géla même.

Si l'on essaie de dresser un bilan pour les 25 protomés de Sélinonte illustrées par Gabrici - qui n'oublie pas de mentionner que leur nombre est beaucoup plus important - on obtiendra le résultat suivant (43):

- pl. XLVIII, 1 polos
- pl. XLIX, 2 plutôt diadème malgré G.
- pl. XLIX, 3 (Col.252) polos avec bourrelet à la base.
- pl. L, 1 (Col. 252-254) polos simple, non indiqué par G.
- L, 2 (Col. 252-254) type avec ou sans polos.
- L, 4 (id.) polos simple, «vertical» dit Gabrici.
- L, 7 (id.) idem.
- pl. LV, 1 (Col.267) «polos appena accennato» avec bandeau à la base; très proche du diadème
- LV, 2 (Col.267-268) haut polos pour G.
- LV, 4 (Col. 267) polos + bandeau, proche du diadème?

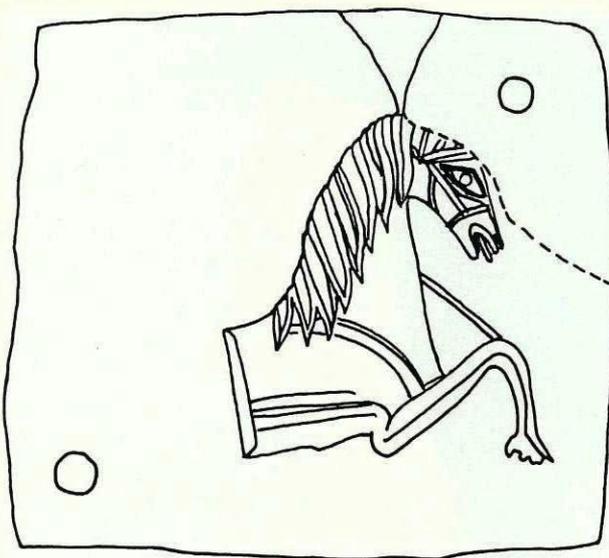


Fig. 5 - Moule bivalve. Dessin M.F.

- LV, 6 (Col. 268) polos non indiqué par G.
- LV, 7 (Col. 268) polos
- pl. LVI, 1 (Col. 268-269) polos
- LVI, 4 (Col. 269) polos/diadème (cas limite)
- LVI, 8 (Col. 269) polos
- pl. LVIII, 2 (Col. 271) polos simple, assez haut
- LVIII, 4 (Col. 271) polos/diadème (cas limite) non indiqué par G.
- LVIII, 6 (Col. 271) polos bas
- LVIII, 9 (Col. 272) polos simple
- pl. LXIV, 2 (Col. 278) polos non indiqué par G.
- pl. LXV, 2 (Col.279) : «polos più corona alla base» (ex. jumeau de notre protomé)
- pl. XVI, 1 (id.) «polos con diadema» curieuse variante du précédent ex.
- pl. XVI, 3 (id.) «polos e benda».

On ajoutera une remarque qu'il fait à propos de pl. XL, 7 (44): «numerosi esemplari anche col polos». Nous y reviendrons plus loin (45).

Ce décompte ne peut en aucune façon être considéré comme complet et l'on attend avec impatience la publication en cours de préparation par l'équipe «Malophoros» actuelle de toutes les terres cuites recueillies par l'illustre savant, auxquelles viendront

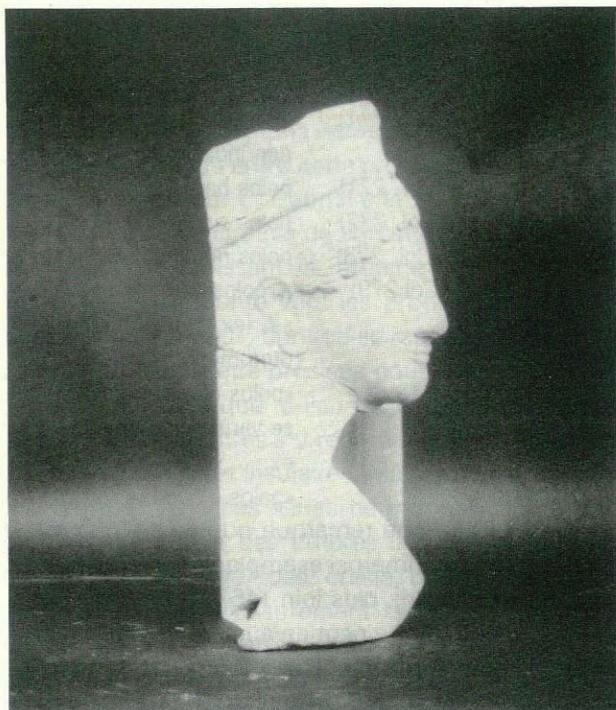
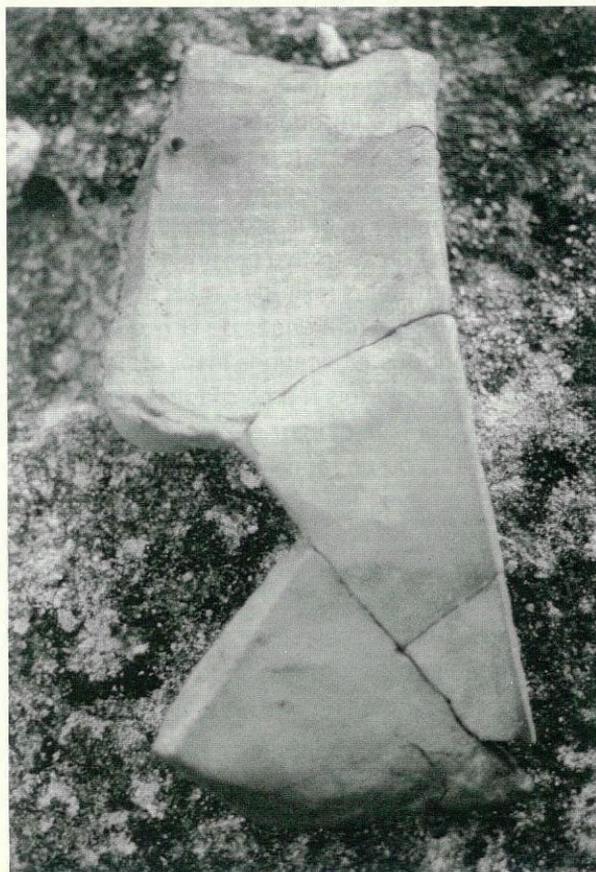
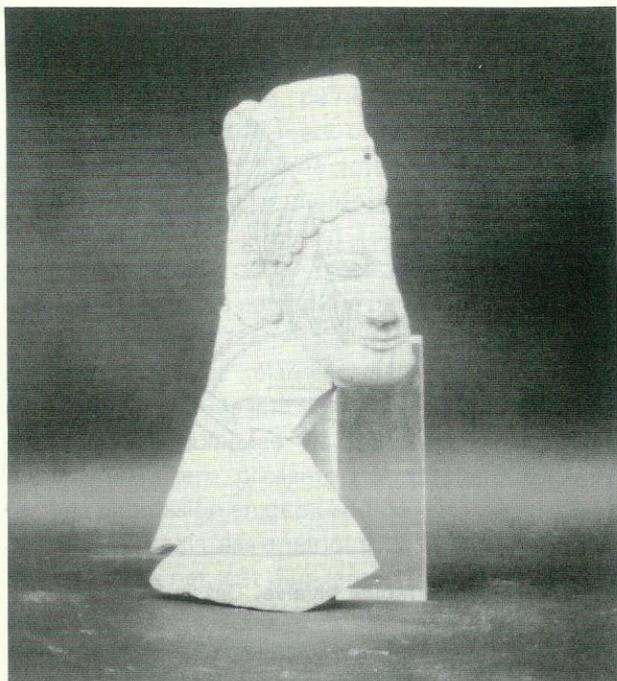


Fig. 6, a, b, c - Protomé féminine. Face, profil et dos.
Photo G. Imperato, CNRS/URA 1220, Naples.

s'ajouter celles des fouilles qu'elle conduit sur le même point du site depuis plusieurs années.

Pour partiel qu'il soit, ce bref bilan met toutefois en évidence le caractère étrange - et étranger - des protomés au polos par rapport aux séries «non coloniales». Cette bizarrerie est facilement masquée par la grande fréquence de ce type de couvre-chef dans la petite coroplastie de tradition ionienne aussi bien que corinthienne et crétoise, mais aussi dans la grande sculpture (46). Il est encore intéressant de voir que ce n'est assurément pas la production de protomés de Corinthe qui va influencer les autres ateliers car celle-ci - qui assume d'ailleurs une forme «à plastron» bien particulière - ne commence que dans le dernier quart du VI^e siècle (47) par héritage du décor d'applique attesté sur les pyxides à partir de la fin du VII^e et du début du VI^e siècle (48).

Les protomés ioniennes arrivent en Sicile entre 550 et 540, nous précise F. Croissant (49), mais elles

n'ont pas le polos. E. Gabrici (50) a de son côté constaté que «le maschere grandi e piccole figurano nei depositi di tutti i periodi; ma sono abbondanti nel periodo più antico». Un décalage semble exister entre ces deux chronologies. Les pièces d'importation apparaissent donc en Sicile avec une ou deux décennies de retard par rapport au grand mouvement «ionisant» que l'on constate dans l'art monumental (51). C'est également à partir de 560-550 que sont introduites les antéfixes à protomé féminine (52).

V. Kästner souligne la nouveauté que constitue cette iconographie en Sicile à une date relativement haute et s'interroge sur l'origine de cette formule et des coroplastes qui l'ont développée. Ici non plus, Corinthe n'est certainement pas créatrice du prototype puisqu'aucune antéfixe à tête humaine n'y a été exhumée à ce jour (53). Mais, une fois encore, on peut considérer que les appliques plastiques de la céramique protocorinthienne et corinthienne jouent un rôle d'influence dans la transposition d'une formule à un autre domaine (54).

Il sera certainement profitable de reprendre le problème des protomés indépendantes en Sicile en tenant compte de ces phénomènes parallèles et c'est avec grand intérêt qu'après la parution de la publication consacrée par J.P. Uhlenbrock à Géla (55) on attend aujourd'hui l'étude d'Elsbeth Wiederkehr sur le matériel sélinontin lui-même.

Si l'on essaie maintenant de serrer de plus près la datation de notre protomé, plusieurs difficultés surgissent: la nature même du document, reproductible sur une longue durée, ne permet en général que de définir une large fourchette chronologique et d'en indiquer les éventuelles têtes de série; à ceci s'ajoute l'absence d'homogénéité du contexte stratigraphique (56). Seules restent donc les comparaisons stylistiques. Sur ce point l'exemplaire de Malophoros n'est guère d'un grand secours (57). Les meilleurs rapprochements paraissent devoir s'établir avec la «Coré» de Lyon - même couvre-chef -, la Coré Acr., 672 et la figure d'Artémis sur la frise Nord du Trésor de Siphnos à Delphes. En rappelant la différence fondamentale existant entre la grande sculpture de marbre et les terres cuites reproductibles «à l'infini», il est

raisonnable de proposer pour notre protomé une date à partir du dernier tiers du VI^e siècle. Si la comparaison avec la protomé XLV, 2 de Gabrici conduit à une impression de quasi identité entre les deux pièces, celle-ci se trouve nuancée par deux particularités:

- la bouche dissymétrique a dans les deux cas une lèvre supérieure plus petite d'un côté, mais là encore le côté plus court - et à la commissure tombante - se trouve placé à droite sur la protomé de FF1 tandis qu'il est à gauche sur celle de la Malophoros. Les deux défauts sont donc inversés.

- la protomé de FF1 a une hauteur de 19 cm environ, celle de la Malophoros de 21 cm.

Ces détails conduisent à voir dans la protomé de l'acropole un tirage issu d'une matrice obtenue par surmoulage de l'exemplaire identique (58) - mais un peu plus grand et peut-être légèrement plus ancien - mis au jour par E. Gabrici lors de la fouille du sanctuaire de la Malophoros.

Je ne trouve pas de raison technique expliquant l'inversion du détail cité ci-dessus dans les différentes phases de la fabrication. La seule explication qui me vienne à l'esprit se trouverait dans le retournement du cliché au moment de l'impression des planches d'illustration d'E. Gabrici. En fait, il faudrait dégager la protomé de la Malophoros des concrétions qui la recouvrent pour en suivre avec certitude le dessin de la bouche. En l'absence d'analyse d'argile, les arguments développés à propos de l'étude iconographique et stylistique n'autorisent pas, pour l'instant, à considérer la «protomé Gabrici» comme une importation. Elle constituerait plutôt déjà une adaptation avec variante - par adjonction d'un polos - d'un modèle ionien (59).

Pour terminer, on reviendra sur le caractère presque exceptionnel de la trouvaille d'une protomé hors d'un sanctuaire ou plus généralement hors d'un contexte votif ou à la rigueur funéraire (60). Personnellement je n'ai pas connaissance d'un autre cas pour Sélinonte.

La réponse à cette «anomalie» est peut-être bien contenue dans le titre même de cet article. Où trouve-t-on en effet les objets destinés à être accrochés dans un temple sinon dans ce temple même et sur le lieu où on les produit?

4. Moule de la partie inférieure d'une figurine de terre cuite (fig. 7)

Provenance: carré 85/20 + 86/13 (61); rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile très claire, tirant sur le jaune pâle, plus rosée par endroit. Hauteur: 6 cm. Largeur max.: 6,7 cm. Epaisseur max.: 7,5. Cassé sur le côté gauche. Un petit tenon ménagé dans la partie postérieure facilitait la manipulation de cette matrice.

Moule, archéologiquement complet, de la partie inférieure des jambes et des pieds d'une statuette de terre cuite.

Un long chiton dont le drapé est amassé sur l'axe médian des jambes s'orne d'un groupe de trois plis symétriques et plats, et forme une sorte de crevé en feston. L'ourlet vient reposer sur la partie supérieure des pieds qu'il couvre jusqu'au métatarse. De part et d'autre de ces plis médians, la jupe semble également traitée à plat. L'empreinte, trop rapidement réalisée en 1986, ne permet pas un moulage correct de l'extrémité des orteils, pourtant distinctement façonnée, sauf de celui des pouces à l'ongle parfaitement dessiné. Les phalanges sont longues et l'anatomie générale remarquablement rendue: les os sont présents sous la peau, la cambrure nerveuse est équilibrée par la rétraction de la dernière phalange, le bourrelet autour des ongles est pulpeux. L'attitude dans laquelle la statuette complète était représentée est difficile à préciser avec certitude; les pieds joints, la symétrie totale du vêtement en font une figure statique, et l'ourlet très long, posant à plat sur les pieds, constitue un bon argument pour restituer la position. Les dimensions totales devaient s'approcher du tiers de la grandeur nature.

L'étude stylistique du vêtement doit, à mon avis, prendre en considération deux critères superposés dans la réalité et que l'on dissociera ici:

1. Le groupe de plis médians agrémentant le chiton laissé lisse par ailleurs;

2. Le crevé à triple feston symétrique qui termine ce groupe de plis médians, traités à plat dans leur partie supérieure.

Si l'on parcourt en premier lieu l'iconographie céramique, on remarque que le vêtement à plis regroupés dans l'axe médian se rencontre au moment où, dans le dernier tiers ou même dernier quart du VI^e siècle, la technique de la figure noire décline et se trouve concurrencée par les premières oeuvres réalisées en figure rouge. On citera l'amphore pointue du Peintre d'Archéloos (62), conservée à Toledo et la plaque funéraire de la Collection Gillet, attribuée au Peintre de Sappho (63). Pour la figure rouge, la coupe du Peintre d'Andokidès, de Budapest (64), et l'amphore pansue, de Munich, attribuée à Psiax, constituent les meilleurs exemples dans la génération des «pionniers» (65).

Il est d'ailleurs intéressant de se rappeler que le Peintre d'Andokidès a travaillé dans les deux techniques et que Psiax associe son oeuvre à celle du potier Andokidès au moins pour une, sinon, plusieurs, amphores (66). C'est avec Euphronios que l'on voit apparaître, semble-t-il, le traitement enjolivé et remarquablement graphique des plis en feston. Les figures du psykter (67) représentant la mort de Penthée annoncent en quelque sorte la longue série des riches draperies de la période suivante. On songera aussi à l'amphore pansue d'Euthymidès, décorée du thème de Thésée et Hélène (68), à cette autre de Phintias (69). Oltos (70) et le Peintre de Nicosthénès (71) marquent également bien cette tendance à l'enrichissement du dessin mais conservent le même type de vêtement qui renvoie à un moment de la mode (72), qui se perd au début du V^e siècle. Le Peintre de Berlin (73), dont on a souligné l'attachement à la tradition archaïque, est certainement l'un des derniers à l'illustrer. La recherche de comparaisons dans la plastique monumentale aboutit au même constat: ce sont les oeuvres du dernier quart du VI^e siècle et des deux premières décennies du V^e qui présentent des figures dont le vêtement est ainsi rendu. On pourrait en suivre l'évolution en partant de l'Athéna du fronton Est du Trésor de Siphnos (74), pour arriver à la métope 5, représentant Thésée et Athéna, du Trésor des Athéniens (75), à Delphes, et au fronton Ouest du temple d'Athéna Aphaia à Egine (76). Le traitement du vêtement est dans ces deux derniers exemples particulièrement proche de celui de la sta-

tuette que les coroplathes sélinontins tiraient de la matrice que nous étudions. On ajoutera encore, en petite plastique, la belle terre cuite de Tarente, datée des années 480 par J. Charbonneaux (77) et considérée par l'auteur comme une oeuvre «archaisante». A Sélinonte même, ce sont les métopes du temple F (78) et celles du temple E qui marqueraient les deux bornes chronologiques pour ce type de drapé (79). Dans la petite plastique de terre cuite, on songera aussi à la plaque de piédestal (80), considérée par Gabrici comme une importation ionienne pour la couleur de son argile.

La qualité presque exceptionnelle de cette matrice en fait un objet à part dans les séries des figurines de Sélinonte. En l'absence d'un contexte céramique homogène, et sur les critères stylistiques étudiés, on proposerait une datation au tournant du VI^e siècle av. J.-C., plutôt vers les 500-490. Le moule ne correspond en tout cas pas à une génération très éloignée de son archétype, s'il ne le constitue pas lui-même. On serait tenté d'y reconnaître la reproduction d'un modèle de la grande plastique de la colonie mégarienne, n'était la couleur claire de l'argile qui évoque une origine éventuellement géleenne (81).

5. Statuette d'Asclépios (fig. 8-9)

Provenance: carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; argile dure, inégalement colorée de beige orangé clair à ocre orangé; mica, très peu de calcaire; nombreux défauts de cuisson - bulles - visibles en surface; pas de traces de peinture. Hauteur conservée: 37,8 ou 38 cm.. La partie postérieure n'est pas moulée mais lissée à la spatule. Un large trou d'évent carré a été pratiqué à la base du torse.

Statuette masculine debout, de face, sur une base quadrangulaire à deux degrés, à demi-enveloppée dans un himation laissant nus l'épaule et le torse à droite. La figure prend appui sur la jambe gauche; la jambe droite, légèrement écartée, est à peine fléchie et avancée, les épaules, restées horizontales, confirmant la faiblesse du hanchement.

Les bras n'ont pu être reconstitués dans l'état actuel de la restauration, mais il est intéressant de remarquer deux caractéristiques techniques qui donnent des indications quant à leur position. Le bras gauche est tenu serré jusqu'au coude sous l'himation, tandis que l'avant-bras, replié, était fixé dans un trou circulaire. Il constitue par conséquent une pièce rapportée, moulée ou modelée à part. Cette technique est assez traditionnelle chez les coroplathes siciliens et sélinontins en particulier. Plus rare, me semble-t-il, est la solution adoptée pour fixer le bras droit qui s'articulait sur une excroissance en forme de moignon (fig. 9). Ce bras était détaché du corps, comme le démontre l'absence totale de cassure ou d'arrachement sur la partie conservée. Il devait être légèrement tendu vers l'avant. Un élément pouvait trouver sa place entre le bras, le flanc, particulièrement plat, et le rabat de l'himation, très saillant vers l'extérieur. Si rien ne permet encore de procéder à son recollage matériel, il est fort probable qu'un fragment de tête conservant la partie supérieure d'un visage, une chevelure en mèches mouvementées, coiffée d'une couronne torsadée appartienne à cette figurine (82). Les dimensions des deux parties correspondent, de même que serait cohérente l'iconographie.

En dépit de la perte de tout attribut tenu en main, c'est vers une représentation d'Asclépios que les comparaisons orientent l'étude. L'absence de marque sur la face supérieure de la base ne permet pas de préciser où le bâton autour duquel le serpent devait s'enrouler prenait appui: travaillé à part (83), il a été rajouté à la figurine avec le bras droit. La *corona tortilis*, interprétée ici «à la sélinontine» et rendue par l'enroulement de deux boudins d'argile, est essentiellement portée par le dieu-guérisseur (84).

De face, l'himation présente un rabat triangulaire qui barre assez haut la poitrine et recouvre le pan d'étoffe passant sur l'épaule gauche. Seuls ce rabat et le pan de l'épaule comportent effectivement des plis, redessinés et précisés après moulage, semble-t-il. Le moule utilisé est altéré et réduit le vêtement à une simple masse lisse, au point que le tombé de draperie que l'on s'attend à trouver sur le côté gauche, depuis l'avant-bras jusqu'au sol, est totalement indé-

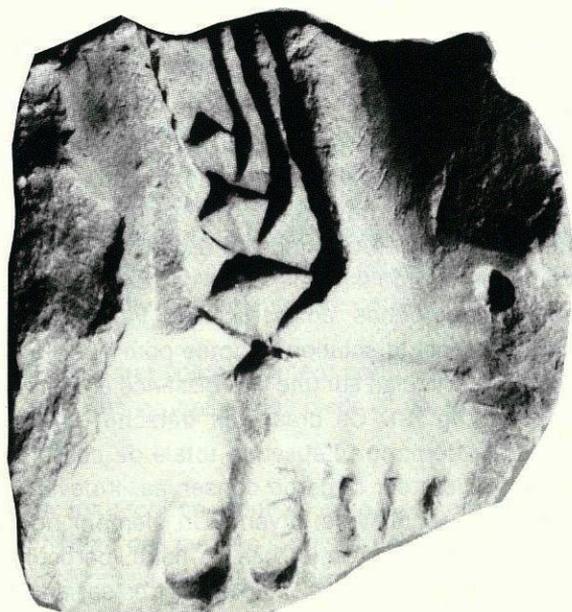


Fig. 7 a, b - Moule et moulage de la partie inférieure d'une figurine. Photo M.F. et J.-Cl. Vaysse.

férencié. Il n'est pourtant pas soustrait au volume général et subsiste sous la forme d'un renflement latéral non caractérisé qui donne une largeur excessive à la statuette. C'est au type «Giustini» (85) qu'appartient l'ensemble des caractéristiques iconographiques évoquées ici.

A considérer les études sur les terres cuites et plus généralement sur l'iconographie dans la plastique de Sicile, on est frappé par l'extrême rareté des représentations masculines: les déesses règnent sur l'île. E. Gabrici présente quelques figurines provenant de la Malophoros, mais aucune n'est comparable à notre statuette. La recherche de comparaisons conduit à considérer tout particulièrement quatre des cinq figurines hellénistiques de Morgantina que M. Bell (86) propose prudemment d'identifier à «Hadès (?)». Le fragment 297 conserve un avant-bras qu'enlace un serpent; il devient l'élément d'articulation du raisonnement.

Trouvées dans le sanctuaire de Perséphone, les statuettes masculines de Morgantina doivent pour

M. Bell être l'image d'une divinité chthonienne: «its meaning must be chthonian. The god cannot then be Asclepios, to whom the snake is sacred nor Dionysos...» (87). Ayant exclu Dionysos et réfutant par là l'interprétation de Sjöqvist, M. Bell rejette également l'identification à Asclépios, malgré la présence du serpent, car il faut auprès de Perséphone un dieu chthonien, ce que, semble-t-il dire, n'est pas Asclépios. Ne peut-on pourtant rappeler qu'avant d'être le dieu-guérisseur, si vénéré à partir de la fin du V^e siècle, date à laquelle se développent les deux grands sanctuaires d'Epidaure et d'Athènes, Asclépios est pendant un temps un héros chthonien, dieu agraire déchu, comme l'accepteraient volontiers R. Martin (88), F. Robert (89) et d'autres; L. Séchan et P. Lévêque (90) poussent plus loin l'interprétation et proposent de voir en Asclépios «un dieu résurgent» hérité de l'époque minoenne: «Lié... à Déméter dont on sait les accointances crétoises, Asclépios serait, à l'origine, comme Hyakinthos, divinité minoenne de la végétation...» dont le caractère chthonien apparaîtrait

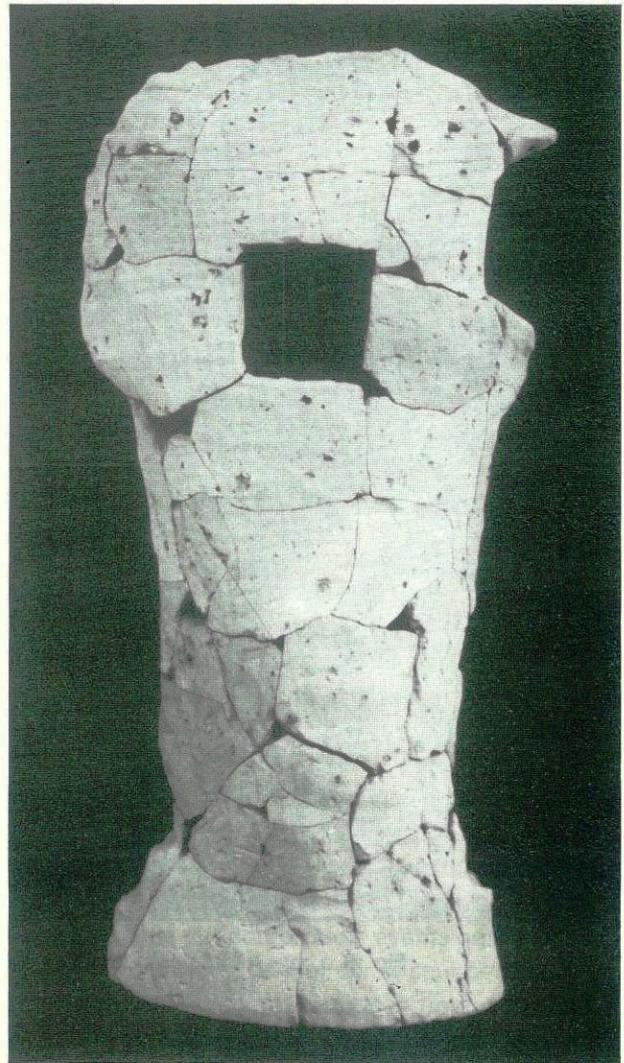


Fig. 8 a, b - Asclépios. Face et dos. Photo G. Imparato.

dans l'étymologie même du nom (91) qui en ferait un «dieu-taube».

Un tel dieu n'aurait-il pas sa place dans la mythologie sicilote? La parenté formelle et iconographique ne rapproche-t-elle pas cette série de l'exemplaire sélinontin? Le style est certes différent: c'est aux oeuvres statuariques de la suite de Praxitèle que font indéniablement penser les terres cuites de Morgantina (92); la date proposée par M. Bell se justifie pleinement.

Regardant de plus près les fragments de

Morgantina classés par M. Bell (93) sous la rubrique «Miscellaneous Male Figures», on est tenté d'aller plus loin et de replacer la belle tête n° 690 (94) dans la série des images d'Asclépios. Les cheveux, la barbe et surtout le regard levé dans une orbite enfoncée la rapprochent du «type Este» dont B. Holtzmann (95) rappelle que le prototype, datable du IV^e siècle et vraisemblablement d'avant 348 (96), «a été le plus souvent attribué à Bryaxis, à cause de sa parenté avec la tête de Sérapis de ce sculpteur» qui se serait inspiré du groupe d'Asclépios et Hygie réalisé en

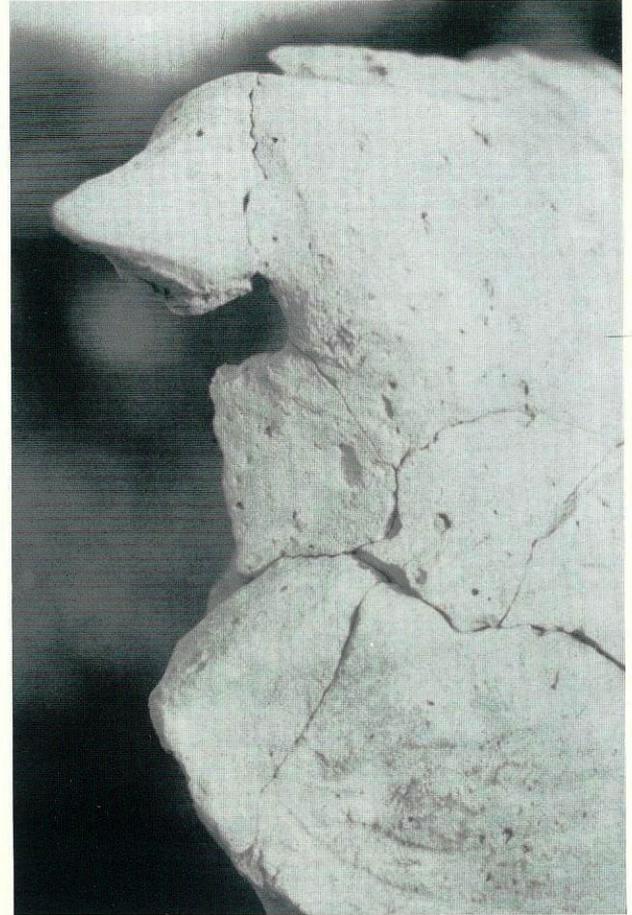


Fig. 9 a, b - Asclépios. Détail de l'épaule et du flanc. Dos et face. Photo M.F.

marbre par Scopas et trouvé près de la statue d'Athéna dans le temple de Tégée. N'est-il pas intéressant que Pausanias (I, 406) raconte avoir également vu un groupe d'Asclépios et Hygie dans l'Asclépiéon de Mégare (97)?

En fait, le culte et les images d'Asclépios dans l'Occident grec sont assez peu connus. L'ambiguïté du type iconographique le rend, serpent mis à part, très banal et facile à confondre avec un Zeus, un Poséidon ou même un Sérapis (98). Or il n'est qu'à voir la totalité des illustrations de l'article de B. Holtzmann pour comprendre qu'évidemment, le serpent enroulé autour du bâton a disparu dans la plupart des cas des sculptures de pierre. La fragilité de la terre cuite ne peut qu'augmenter le risque de perdre cette informa-

tion. La réduction à l'extrême du schéma iconographique dans les représentations du dieu sur les monnaies, par exemple à Agrigente (99), considéré par Ciaceri comme un lieu important dans la diffusion du culte d'Asclépios, a souvent détourné de la bonne identification. Ainsi, plusieurs raisons concourent à rendre Asclépios presque totalement absent des études iconographiques portant sur la période préromaine en Occident. La remarque est confortée par le silence complet sur ce sujet dans l'abondante bibliographie consacrée par S. Besques aux terres cuites d'Italie et des îles pour ces cinquante dernières années (100).

L'exemplaire de Sélinonte est issu d'un moule où les détails ont déjà disparu. Il s'agit d'un tirage relatif-

vement éloigné de l'archétype. Plusieurs générations de matrices peuvent toutefois exister sur un laps de temps très court et être utilisées en même temps sur divers sites. Le raisonnement sur le contexte archéologique (101) en fait, comme tous les objets trouvés dans le même niveau stratigraphique du sondage sur la rue du Rempart Ouest, un document antérieur au dernier tiers du IV^e siècle et certainement même à 350 -340 av. J.-C., c'est-à-dire appartenant à la période immédiatement consécutive au développement du culte d'Asclépios en Grèce propre et peu après la création du type Giustini (102), sensé représenter la statue de culte du sanctuaire athénien.

6. *Hecataion* (fig. 10-12)

Provenance: carré 85/20 + 86/13; rue du Rempart Ouest. Matériau: terre cuite; l'argile présente les mêmes caractéristiques que la statuette précédente. Hauteur cons.: 34 cm env. Parties moulées et parties modelées.

Cette terre cuite provient encore de la rue du Rempart Ouest où elle fut trouvée dans le même niveau stratigraphique que les documents 3-5. L'état fragmentaire dans lequel elle fut trouvée a donné lieu à un travail de remontage très complexe où la collaboration habile de L. Lentini, restaurateur pour la zone archéologique de Sélinonte m'a été particulièrement précieuse (103).

La disposition dans l'espace des trois images s'organise autour d'un volume cylindrique «non figuratif», c'est-à-dire que, curieusement, la colonne à laquelle s'adosent en principe les reliefs est ici non représentée. Le polos unique (104) qui coiffe les trois têtes posées sur trois corps partiellement distincts se substitue à cet élément dont le sommet dépasse généralement les figures: l'effet de masse reste ainsi inchangé. Les seules parties que l'on pourrait identifier comme une portion visible de colonne sont les «zones de soudure» entre les têtes que le coroplaste a fermées par modelage; une coupe horizontale montrerait rapidement que ces espaces présentent une

courbure concave et non pas convexe.

Les figures sont conservées jusqu'à ce que l'on appellera le bas du tronc. Le vêtement lui-même est pratiquement non matérialisé: aucun relief pour indiquer les plis d'un chiton (105), au point qu'on ne saurait dire si la figure est réellement vêtue et que l'impression d'une ébauche vient à l'esprit. Les épaules arrondies, le léger gonflement à la hauteur de la poitrine sont les seules parties distinctes sous une chape dont la surface garde par endroit des traces de lissage à la spatule qui incitent à penser à un travail de modelage plus que de moulage. Des trous circulaires et groupés deux par deux recevaient les avant-bras rapportés qui venaient s'encastrent à la hauteur de la ceinture. Les attributs tenus en main ont évidemment disparu. N'aurait-on pas construit l'ex-voto en juxtaposant trois bustes à épaules identiques et en leur ajoutant une plaque d'argile pour compléter la figurine? La limite inférieure de la partie conservée est particulièrement intéressante à examiner. On constate en effet que les derniers fragments recollés dans l'axe médian de chaque image de l'*hecataion*, qui, à cette hauteur se développe sur un volume pratiquement tronconique, sont coupés et non cassés, tandis que de part et d'autre la «jupe» continue encore. Au stade actuel de la restauration (106), il est difficile de proposer une interprétation certaine pour ce détail. On restituerait volontiers à cet endroit trois événements quadrangulaires dont le rebord supérieur serait seul conservé. La dimension de la pièce exigeait ces trous (107) pour éviter des problèmes au moment du passage dans le four. La forme même de l'objet réalisé ayant la particularité de ne pas véritablement comporter de face postérieure où cacher ces événements supplémentaires, le coroplaste s'est vu obligé de les placer au beau milieu de la face antérieure de chaque figure.

Une autre explication pourrait tenir au type iconographique. On aurait dans ce cas la partie jointive entre la triple statuette et les trois Charites qui, dans nombre d'*hecataia* sculptés, dansent autour de la déesse. Mais aucun indice n'oblige ni n'autorise pour le moment à compléter de la sorte l'*hecataion* de Sélinonte.

L'étude d'E. Harrison (108) montre qu'à l'Agora d'Athènes 17 exemplaires sur 22 au total sont cons-

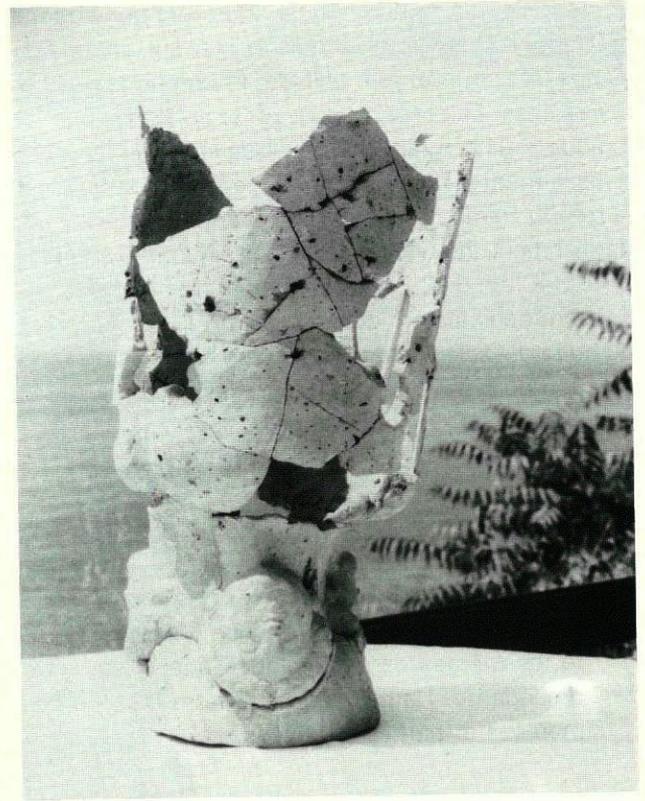


Fig. 10 a, b - Hecataion. Photo M.F.

titués de la triple Hécate sans adjonction de Charites. Ce type d'*hecataion* simple est donné comme attique par excellence (109). Peut-être est-il licite d'y voir la reproduction la plus proche de la création d'Alcamène dans le dernier tiers du V^e siècle et sur laquelle je reviens ci-dessous.

L'aspect inhabituel de l'objet fait que seules les trois têtes identiques peuvent donner lieu à une étude stylistique. Le visage est arrondi, le menton fort et proéminent. Deux rangées de boucles en coquilles forment, de part et d'autre d'une raie médiane, deux épais bandeaux qui encadrent un front large et triangulaire. Les yeux semblent pointus sous leurs paupières nettement renflées. Le nez, fin, présente un profil légèrement busqué. La bouche est petite, les lèvres très charnues. Yeux, nez, bouche, par leur forme et par leur mise en place dans le volume général de la tête, confèrent au visage une expression aigüe que renforce un léger sourire. Deux grosses boucles eu-

ville plate couvrent presque toute la partie des oreilles laissée libre par la chevelure. Ces têtes sont très proches des séries de terres cuites de la fin du V^e et du début du IV^e siècle sur de nombreux sites de Sicile: outre Sélinonte, on pense bien entendu à Agrigente et à Géla, ou encore à Morgantina (110).

La chevelure à boucles en coquilles évoque la grande sculpture attique de la deuxième moitié du V^e siècle et, à défaut d'autre document, on a présent à l'esprit l'Hermès Propylaios d'Alcamène qui ne nous est connu qu'à travers des copies, plus particulièrement celles de Pergame et de l'Agora d'Athènes (111).

L'*hecataion* sélinontin n'est certes pas un hermès ni un xoanon puisque six bras venaient animer la triple figure, mais son hiératisme est fortement marqué et le «corps» est conçu comme une statue-pilier.

La tradition attribue à Alcamène l'invention de l'*hecataion* à trois corps indépendants, mais

Ch. Picard (112) souligne qu' «il ne paraît pas exact de penser qu'il serait parti lui-même d'un fétiche tri-céphale, pour distinguer ensuite 3 statues ... Il reste certes possible qu'Alcamène ait commencé par trois hermès distincts, traitant d'abord la forme féminine à la manière archaïsante qu'il avait adoptée pour le Propylaios» (113). Outre qu'il s'agit d'un «bricolage» d'atelier (114), la version sélinontine que nous examinons pourrait être considérée comme proche de la forme nouvelle donnée par Alcamène à la triple déesse. Dans ce cas, la figure n'est pas un hermès au sens habituel du terme puisqu'elle possède des bras; la façon de concevoir le «corps» et le vêtement supposé le recouvrir en conserve toutefois l'esprit.

Le fragment de skyphos à figures rouges trouvé dans les fouilles du Céramique, récemment publié par E. Simon (115) offre une représentation voisine de notre document, abstraction faite des solutions différentes apportées par le peintre et le coroplaste aux difficultés rencontrées pour rendre la triple forme dans l'espace. Les *hecataia* connus sont presque tous des figurations tardives que l'on date aujourd'hui, avec Harrison (116), de la fin de l'époque hellénistique et de l'Empire. Ils sont, à l'exception de quelques rares exemplaires (117), en marbre ou en calcaire, ce qui expliquerait leur préservation. Les documents réalisés en d'autres matériaux plus fragiles ne nous sont pas parvenus (118). Les conditions particulières de l'histoire de Sélinonte et les bouleversements qui s'ensuivent (119) ont permis de conserver cet exemple unique, semble-t-il, dans la bibliographie. On peut lui assigner la même date qu'à la statuette d'Asclépios précédemment étudiée (120), c'est-à-dire la première moitié du IV^e siècle av. J.-C. Dans le cas même de ce document, les comparaisons avec les bustes à épaules permettraient peut-être de proposer le début du deuxième quart du siècle pour la matrice ayant servi à construire la triple image qui se place en début de la série des *hecataia* répertoriés, immédiatement après l'exemplaire figuré sur le skyphos du Céramique et certainement avant celui de Brauron (121) qui serait déjà du III^e siècle.

Les documents présentés dans cet article ne conduisent pas directement, pour les plus anciens

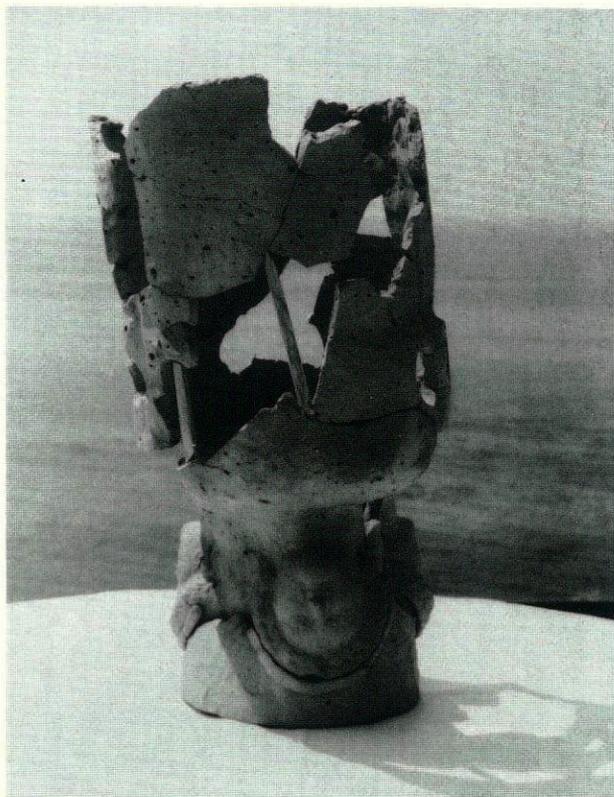


Fig. 10 c - Hecataion. Photo M.F.

d'entre eux, à reprendre la question de la date de fondation de Sélinonte, si largement débattue depuis plusieurs décennies. Les fouilles menées depuis 1976 sur l'îlot FF1 Nord ont fait connaître du matériel céramique nettement plus ancien que les fragments accompagnant la matrice de figurine orientalisante ou le moule au petit cheval (122). Il faudra attendre d'être plus avancé dans l'étude de cette céramique archaïque pour connaître avec clarté le processus d'implantation des colons mégariens sur cette partie de l'acropole, pour définir les unités architecturales et préciser leur chronologie respective.

A propos du premier document, un grand nombre de remarques viennent à l'esprit. Avant tout, il n'est fait aucune mention de moule «dédalique» connu dans l'article essentiel qu' E. Meola consacre aux terres cuites géléennes de ce style, en 1971. Je ne sais si, depuis lors, les sites siciliens en ont livré. Pour cette raison, la matrice sélinontine se présente



Fig. 11 a, b - Hecataion. Vue des trois faces. Photo G. Imparato.

comme une pièce rare, sinon unique à ce jour. Rare, elle l'est aussi pour sa facture soignée. Elle l'est encore par le type de son couvre-chef qui, nous l'avons vu, entre difficilement, ou plutôt n'entre pas dans ce qui est connu des productions corinthiennes dont l'ensemble des autres éléments la rapproche toutefois. J'ai cru pouvoir comparer ce polos à ceux que l'on attribue plus particulièrement à la Crète.

Si, avec l'aide d'E. Meola, on dresse le bilan du dédalique dans la coroplastie sicilienne (123), on constate que, seule jusqu'à présent, Géla livre des terres cuites «crétoises»: une d'importation, une d'imitation de caractère purement crétois, une autre encore, hybride, d'influence «créto-corinthienne». Cette dernière est particulièrement intéressante puis-

qu'elle serait une pièce locale de style mixte, comme la figurine tirée de la matrice sélinontine.

On voit encore que, dans l'état actuel de nos connaissances, pratiquement seule Géla recelait des statuettes redevables à Rhodes ou à son influence (124) et que tous les autres sites à avoir livré des objets dits «dédaliques» - Megara Hyblaea, Syracuse, Catane - sont nettement liés à la plastique corinthienne. Pour Sélinonte, l'inventaire des documents précise d'abord que tous (125) proviennent du sanctuaire de la Malophoros. La trouvaille sur l'acropole d'une nouvelle terre cuite - qui plus est d'un moule - appartenant à ce groupe stylistique est la première signalée. C'est d'autre part le seul objet présentant un polos haut à bandeau en couronne à la base: il sort par

là même de la forme strictement corinthienne qu'assument les figurines et décors recueillis par Gabrici. Pour l'aspect partiellement «crétois» de la statuette on donnerait naturellement un rôle important à Géla dans la transmission d'un moule ou d'un modèle, selon l'attribution que les analyses archéométriques réserveraient à l'argile. Pour la parenté corinthienne ou corinthianisante, ce sont plutôt les colonies de la côte orientale qui ont pu jouer le rôle de centre diffuseur. On pense tout particulièrement à Mégara pour son lien direct avec Sélinonte, et à Syracuse pour sa filiation avec Corinthe et sa proximité avec Mégara (126). Il faut aussi noter que c'est cette même zone orientale de l'île qui livre de la plastique dédalique en pierre comme en témoigne la statue «xoaniforme» de Mégara que l'on classe traditionnellement dans cette catégorie malgré l'absence de la moitié supérieure de la figure (127). Toutefois, on ne saurait négliger le rôle de relais éventuel de Géla dans la transmission vers l'Ouest de schémas dédaliques corinthiens dès la fin du VII^e siècle, ce qui correspond à la pleine période d'installation des colons à Sélinonte et à une phase d'activité intense à Géla.

L'occasion est peut-être également donnée avec cette matrice de revenir sur la question de la chronologie relative entre les terres cuites dédaliques de Sélinonte et les innombrables séries de type ionien: faut-il établir un rapport d'antériorité, de contemporanéité ou de postériorité entre le premier et le deuxième groupe stylistique? Pour tenter d'envisager cette question, on ne peut, à mon sens, dissocier l'étude des documents de petite plastique de ceux de la céramique.

Dès 1927, E. Gabrici (128) observait pour sa part que, lors des fouilles «stratigraphiques» qu'il avait menées dans la région du téménos et du mégaron primitif du sanctuaire de la Malophoros, les niveaux archéologiques les plus profonds, au contact immédiat avec la terre vierge, ont livré un matériel céramique exclusivement composé de «vasi Corinzi piccoli e isterogeometrici» tandis que les niveaux moyens comportaient des importations corinthiennes - cette fois les grands vases côtoyaient les petits - associées à des fragments «rhodiens» (129).

C'est dans ces couches qu'apparaissent selon

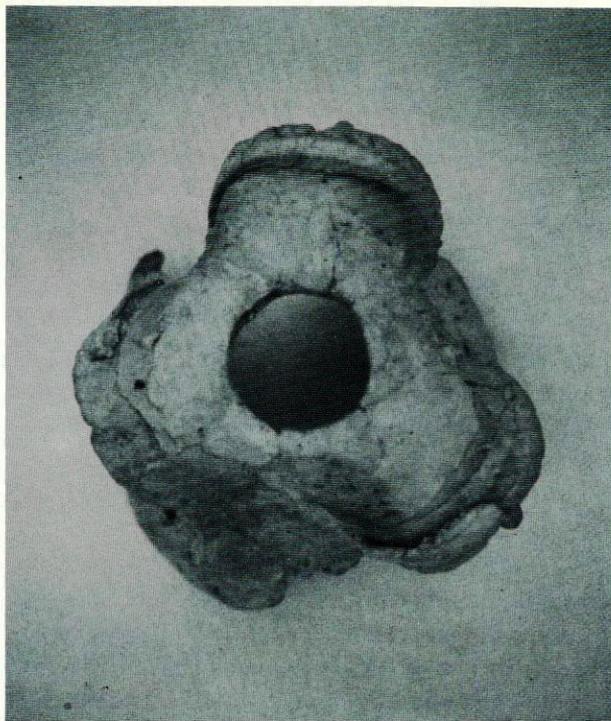


Fig. 12 - Hecataion. Partie supérieure et sommet de la figurine. Photo M.F.

lui, en faible quantité, les premières figurines dédaliques et les figurines «di fabbricazione ionica»; ces dernières constituent l'essentiel des terres cuites recueillies dans la strate postérieure à la construction du mégaron primitif, à côté des productions locales, lesquelles deviennent majoritaires en plein VI^e siècle, et supplantent progressivement les importations ioniennes qui vont disparaître. L'étude des carnets de fouilles de Gabrici faite par Martine Dewailly (130) dans sa récente thèse apporte des indications nouvelles. Celle-ci écrit (131) que «les dépôts votifs les plus anciens sont assignables aux années 590/580 av. J.-C., date également de la construction du mégaron». Elle ajoute, immédiatement après, que «la déposition des objets a pu débuter alors que le pronaos existait, mais cela est peu probable». On ne discutera pas ici la restitution des divers états du mégaron et l'on ne gardera que l'éventualité de l'existence de dépôts avant la phase de modification subie par l'édifice.

C'est en fait à propos de l'inventaire des objets exhumés lors de la fouille du grand autel que M. Dewayilly mentionne dans les carnets d' E. Gabrici la présence de figurines dédaliques:

- «un fragment de statuette dédalique, quelques alabastres rhodiennes...», secteur I, couche d;
- «une statuette féminine dédalique», secteur VII-IX, couche c et d mélangées.

Cette dernière précise encore que la couche d de Gabrici correspond au début de la phase II du sanctuaire - qu'elle situe entre 590 et 575, avec une préférence pour la date basse -, tandis que la couche c est un remblai constitué sur d en fin de phase II, soit vers le milieu du VI^e siècle.

Il n'est malheureusement pas aisé de savoir à quel «dédalique» se rapportent ces statuettes. S'agit-il de figurines d'un style très avancé, plutôt «sub-dédalique» comme on le qualifie souvent, ou bien d'objets proprement dédaliques? En définitive, la révision des carnets de Gabrici ne paraît pas pouvoir donner pour l'instant une réponse nette à la question de l'antériorité éventuelle à Sélinonte des premières terres cuites dédaliques sur les importations ioniennes, et l'on ajoutera que la question est obscurcie par la très probable confusion de la part de Gabrici entre les deux couches les plus anciennes qu'il n'a pas toujours pu distinguer, et peut-être obscurcie encore par la chronologie adoptée par les uns ou les autres pour dater la céramique corinthienne du site. En tout état de cause, la récente contribution donnée par G. Rizza et E. De Miro à *Sikanië* fournit un exemple de figurine de terre cuite, provenant de la Malophoros et conservée au musée de Palerme, qu'ils qualifient de «tardodédalica d'ispirazione corinzia» et datent du dernier quart du VII^e siècle (132).

Au Nord de l'acropole, les fouilles conduites par A. Rallo-Franco (133) dans l'habitat n'ont pas donné lieu à ce jour au signalement de figurines dédaliques. Il est toutefois intéressant de récapituler brièvement ici le contexte céramique lié à la stratigraphie de cette région de Sélinonte. Une strate indigène antérieure à la colonisation - et ne contenant que du matériel indigène - précède une phase mixte (134) où la céramique indigène côtoie les importations de Corinthien Ancien. La première strate grecque comporte des

séries CA et mégariennes; la deuxième des séries mégariennes - les plus nombreuses -, corinthiennes - Corinthien Ancien principalement, mais quelques fragments sont «transitionnels» et quelques autres du CM -, cycladiques et Orientales - bucchero «samien» et «éolien», deux coupes A1, une coupe A2, quantité de B1 (Rhodes semble statistiquement être alors le plus dynamique des centres exportateurs). L'ensemble de ces matériels trouve une datation entre le dernier tiers du VII^e et le début du VI^e siècle av. J.-C. (135).

Manuzza diffère des autres zones du site par la présence d'un niveau d'établissement purement indigène qui, pas plus que sur l'acropole jusqu'à présent, n'est mentionné par E. Gabrici pour la Malophoros: il considère que l'occupation de cette zone commence avec la colonisation et avec la céramique de Corinthe et seulement de Corinthe. Nous dirons plutôt après les travaux de M. Dewayilly que les importations corinthiennes y sont majoritaires mais que le matériel oriental - coupes ioniennes - n'est certainement pas exclu (136).

Sur l'acropole, la couche dont est tirée la matrice dédalique présente un faciès, semble-t-il, un peu différent puisque des fragments du Corinthien Ancien - petits et grands vases - y ont été recueillis en association avec du matériel de Grèce de l'Est, des vases mégariens et des fabrications sélinontines (137). Ce faciès est donc celui d'un développement bien assuré où la colonie reçoit encore des vases de sa métropole, mais où, avec l'aide de celle-ci, elle entretient déjà des relations importantes, directes ou indirectes, avec les grands centres de Grèce propre et de Grèce de l'Est. C'est l'époque où les colons ont établi des ateliers sur le cite même, travaillent l'argile locale et produisent des vases dont certains ressemblent beaucoup - dans la forme et le décor - à ceux de la cité-mère.

L'étude comparative des importations dans les deux domaines de la céramique et des terres cuites conduirait en fait, contrairement à ce que laisse supposer Gabrici, à attester - vraisemblablement dès le CA (138) - à la Malophoros comme dans l'habitat l'association de matériel provenant de Corinthe et de Grèce de l'Est (139).



Fig. 13 - Matière métallique scorifiée provenant des niveaux archaïques. Photo M.F.

De façon générale et dans l'état actuel de mes connaissances, il me semble qu'à côté d'un style dédalique corinthien ou corinthianisant qui caractérise la majorité des figurines de terre cuite et peut s'agrémenter d'autres éléments (140), un autre «style» semble se rencontrer à Sélinonte dans les lampes de marbre ou de pierre qui, comme le montrent V. Tusa (141) et l'origine même du matériau de l'exemplaire le plus soigné, procède d'un courant cycladique, si faiblement représenté en céramique sur les sites de Sicile (142). Le matériau et l'étude du traitement de la chevelure des têtes féminines de ces lampes inviteraient peut-être à reconnaître dans certaines d'entre elles des imitations locales (143). En tout cas, les deux lampes «décorées d'une protomé féminine (...) de style dédalique» trouvées par Gabrici lors des sondages pratiqués dans le téménos primitif semblent bien, pour M. Dewailly elle-même, devoir être consi-

dérées comme des matériels antérieurs au dépôt votif avec lequel elles sont consignées (144).

Enfin, un troisième style se signale par la figure de *perirrhantèrion* (145) dont l'esthétique se place en effet assez bien dans la sphère laconienne.

Par le nombre, c'est Corinthe qui domine l'ensemble des importations et des imitations et ceci jusqu'au moment où elle-même cesse de fabriquer des figurines de ce type, c'est-à-dire beaucoup plus tard (146) que la période à laquelle la tradition et les publications archéologiques ont coutume de faire correspondre ledit «dédalique». A cet égard, il apparaît presque inutile sinon embarrassant de créer un «sub-dédalique» sélinontin, expression pourtant fréquente, dans la mesure où ce mot renvoie à une notion confuse, car double, de style d'abord, mais aussi d'époque. Ce qui gêne en l'occurrence, c'est la date très basse de certaines figurines de ce style. N'est-ce

pas la Crète qui détourne l'analyse? Les grandes publications, principalement celles de G. Rizza et V. Santa Maria Scrinari pour Gortyne, démontrent que le dédalique crétois ne franchit pratiquement pas la fin du VII^e siècle av. J.-C. (147). Mais les ateliers de Corinthe ont une tout autre évolution et «font» du dédalique tant qu'ils «font» de l'orientalisant en céramique (148), même si, parallèlement, se développe l'esthétique archaïque proprement dite.

Il est enfin intéressant de revenir sur le lien étroit qui unit le mouvement dédalique à sa naissance à l'adoption du moule sur les différents sites où nous le rencontrons (149).

Même s'il paraît encore difficile de trancher pour Sélinonte la question de l'antériorité des têtes de série dédaliques sur la petite plastique ionienne -ici sans distinction de matériau - l'on restera sur l'impression prudente que la statuette mentionnée par Rizza et De Miro, certaines lampes et le *perirhanterion* pourraient être plus anciens que la plupart des séries de terre cuite.

La nouveauté que constitue la trouvaille d'une matrice pour la fabrication de mobilier métallique incite à réexaminer l'ensemble des documents de ce domaine connus à ce jour en tenant compte de l'existence d'un ou, plus vraisemblablement, de plusieurs ateliers sur l'acropole même de Sélinonte. C'est sur leur localisation et leur étendue que l'on peut déjà donner quelque précision. A relire la totalité des cahiers de fouilles concernant l'îlot FF1, on s'aperçoit en effet qu'un bon nombre des «carrés» où nous avons pu atteindre le sol vierge, livrent, dans leurs niveaux inférieurs et souvent dès la première installation, des indices probants d'une activité métallurgique. Malgré les bouleversements profonds subis par ces niveaux primitifs en de nombreux points (150), un décompte, basé sur la révision des commentaires et inventaires de l'ensemble des campagnes depuis les premiers sondages, en 1976, fournit la preuve qu'au moins 20% de la surface fouillée ont livré des scories métalliques (fig. 13), ce qui est un témoignage plus concret encore que les nombreux objets de fer et de bronze mis au jour sur le chantier. Ces

scories sont particulièrement denses sur le tiers inférieur de l'îlot, aux abords de sa limite Ouest et de la rue du Rempart, c'est-à-dire dans le voisinage même du point où fut exhumée la matrice au petit cheval. A moins de 5 m au Nord de ce point, malheureusement encore incomplètement dégagé de la berme et dans un carré dont il faudra poursuivre la fouille, un gros objet de large diamètre, pris d'abord pour un pithos ou une vasque, doit selon toute vraisemblance être le reste d'un fourneau (fig. 14). Ses parois sont robustes; sa face externe porte de petites cavités faites par l'empreinte d'un doigt régulièrement reportée, qui forment une sorte de décor mais facilitent également la préhension; la face interne est souvent plus sombre, presque bleutée sur certains fragments. Il n'est pas possible dans l'état actuel des travaux de préciser de façon certaine la datation du niveau (151) auquel appartient cet objet non loin duquel furent recueillies des scories. Quelques premiers échantillons de ces matières métalliques scorifiées, brunes, d'aspect spongieux, encore assez pesantes et dont certaines présentent une face arrondie attestant leur place au fond du creuset du fourneau, ont été confiés à un laboratoire (152). On devrait prochainement en connaître la nature et la teneur en métal. Leur aspect oxydé évoque la rouille du fer. Un autre fragment métallique en forme de barre de section quadrangulaire est dense, compact, et relativement brillant. Ne s'agit-il pas plutôt d'un minerai déjà traité physiquement, chimiquement et réduit?

Les fragments du corps supérieur du fourneau sont aujourd'hui partiellement remontés par le restaurateur L. Lentini (153). La parenté formelle de ces fragments avec ceux trouvés dans le quartier industriel de Byrsa, à Carthage, est grande (154). Il faudra compléter la fouille et le recollage de l'ensemble des morceaux de ce bas-fourneau pour en connaître les dimensions conservées. En attendant, on prendra grand intérêt à se reporter aux propositions de reconstruction d'un exemplaire complet par S. Lancel et par J.-P. Thuillier (155).

Plus haut, à mi-pente et au coeur de l'îlot, une autre zone qui recérait elle aussi des scories de même type dans ses strates primitives garde la trace de deux cercles de terre durcie par le feu sur une épais-



Fig. 14 - Carré 85/7 + 8, près de la rue du Rempart. Restes de fourneau. Photo M.F.

seur importante (fig.15). Il pourrait s'agir des marques laissées par deux autres bas-foyers.

D'autres points de la fouille doivent être ré-examinés qui fourniraient de nouveaux indices de cette activité sur l'îlot. On sait déjà par les sondages menés dans les années 1973-1976 que celui qui lui est symétrique, sur le côté Est du grand-axe Nord-Sud, a lui aussi livré des scories (156).

De nombreux objets métalliques en bronze, en fer, et en moindre quantité en plomb, ont été exhumés de la fouille FF1, dont une bonne part provient des niveaux archaïques. Leur état est souvent médiocre, et exigera des soins délicats.

Le sanctuaire de la Malophoros a donné dans le passé et continue de donner des armes, des vases et des fragments de mobilier métallique, ainsi que des bijoux et des outils (157). On pensera également au

beau bassin de bronze à rebord perlé trouvé par A. Rallo-Franco dans une des tombes de la petite nécropole archaïque du plateau de Manuzza (158) qui pourrait être l'un des vases de bronze les plus anciens du site, parvenu avec les premiers colons. Ce type est surtout connu en Sicile orientale et Mégara en a livré plusieurs exemplaires. Vue la datation proposée par A. Rallo dans le dernier quart du VII^e siècle, l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'affirmer que ce vase a été fabriqué à Sélinonte.

On rappellera enfin que la matrice au petit cheval trouve des références stylistiques dans les arts graphiques d'Athènes et de Corinthe pour une grande part de ses détails étudiés. On établira un certain parallélisme avec le moule de la figurine de type dédalique et l'on notera l'emprise vraisemblablement très



Fig. 15 - Carré 86/8, niveaux archaïques. Terre durcie par le feu. Photo M.F.

forte de la sphère corinthienne sur les premiers ateliers sélinontins.

Malgré leur grande disparité les documents 3-6 et d'autres encore, parmi lesquels deux péplophores (159) (fig. 16), ont été mis au jour ensemble dans le sondage pratiqué sur la rue de Rempart Ouest. La fig. 17 en fait foi. Rappelons que l'étude iconographique et stylistique conduit à proposer une datation dans le dernier tiers du VI^e siècle et le tout début du V^e siècle pour les deux premiers objets, et dans la première moitié du IV^e siècle pour les deux derniers. Il y a là un point de chronologie - et de stratigraphie - difficile

à éclaircir dans l'état actuel d'avancement de l'étude du matériel céramique.

Le niveau stratigraphique auquel elles sont liées - fond de la strate 7, à la limite de 8 - est mélangé et semble contenir de la céramique archaïque aussi bien que des fragments attiques de la fin du V^e siècle; une bonne part du matériel est composée de séries locales communes dont l'étude minutieuse permettra peut-être, après restauration, d'établir des groupes chronologiques distincts et d'y reconnaître des vases de la première moitié du IV^e siècle, période qu'il est particulièrement difficile d'isoler sur l'îlot comme en d'autres régions du site.

On voit nettement sur la coupe stratigraphique (fig. 18) que les murs B,C,D ont été détruits et/ou



Fig. 16 a, b - Péplophore. Face et dos. Photo G. Imparato.

successivement arasés, et que sur les deux couches correspondant à leur nivellement, on a fondé la muraille Ouest (A). Les strates 5 et 4 conservent à leur surface des lentilles de sol qui caractérisent deux états dont le plus ancien paraît devoir dater de la deuxième moitié du IV^e siècle - céramique dans le style de Gnathia, amphore du type de la tombe 469 de la nécropole de Contrada Diana à Lipari (160). A cette époque, un espace libre est ménagé à l'intérieur de la zone fortifiée, sur environ 7m (Est-Ouest), à l'emplacement même du sondage, créant ainsi une sorte de petite place. Immédiatement au Sud, au contraire, la rue du Rempart est étranglée et réduite à une largeur de 2-3 m par l'adjonction d'un mur d'angle qui fait une sorte d'avant-corps par rapport à l'édifice

pré-existant. Ce mur présente une orientation qui «sort» de la maille des constructions de la ville grecque dont la mémoire se perd. C'est ce faciès du quartier que verront les Romains, lorsqu'en 250, ils s'empareront de Sélinonte.

La prise en considération simultanée d'une part des indices chronologiques, qu'il faudra absolument préciser, et des éléments stratigraphiques d'autre part, n'aboutit pas encore à la résolution totale des questions que pose la fouille du quartier FF1 et de la portion de la rue du Rempart qui le jouxte. Elle aide cependant à mieux poser les problèmes. Il faudra entre autre vérifier si les couches 7 et 6 ne correspondent pas à un étalement des niveaux de destruction de 409-408. Il faudra aussi faire une part, car il sera



Fig. 17 - Les terres cuites de la rue du Rempart au moment de leur trouvaille. Photo M.F.

peut-être vain d'essayer d'en trouver partout la trace, à une phase de réoccupation, postérieure à la destruction de la fin du V^e siècle, mais que reflètent désormais clairement la statuette d'Asclépios et la triple Hécate. Ces objets expriment la religiosité d'une population grecque ayant survécu au siège et à la prise de la ville par les Carthaginois, et qui a dû se réinstaller de façon irrégulière sur le site. Ce maintien de l'occupation de l'habitat est plus clairement décelable sur la colline de Manuzza (161) jusqu'à la fin du premier quart du IV^e siècle environ. A cette époque les maisons sont abandonnées et une importante nécropole s'implante sur la zone. Il semble que la réoccupation du quartier - avec restructuration du plan en de nombreux points - n'ait donc duré qu'une génération. Parmi les tombes, deux paraissent datables du deuxième quart du siècle, mais la majorité d'entre elles doivent être placées à partir de la moitié du IV^e siècle, et plutôt dans la deuxième moitié, jusqu'au début du III^e siècle.

A l'Ouest du Modione, la fouille systématique de l'«Edifice Triolo Nord» par la Mission Malophoros, met également en évidence une phase de réoccupation du temple après 409 av. J.-C. (162). L'édifice s'effondre peu après, probablement «intorno alla metà del IV secolo a.C.».

Les Puniques ont considérablement remodelé le profil de l'acropole, nivelant très souvent les couches

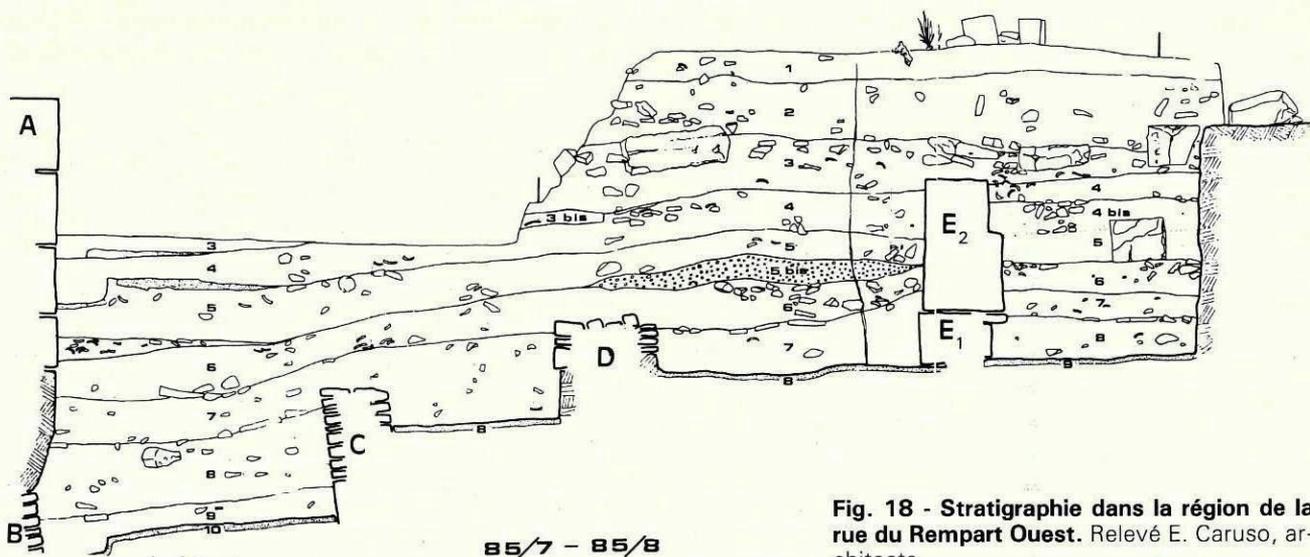


Fig. 18 - Stratigraphie dans la région de la rue du Rempart Ouest. Relevé E. Caruso, architecte.



Fig. 19 - Carré 86/6. Four de potier d'époque punique. Photo M.F.

antérieures et faisant par là-même disparaître les traces de l'habitat classique (163) de la période que l'on pourrait attribuer au début du IV^e siècle surtout. A. Di Vita (164) a pu isoler cette phase chronologique lors des sondages qu'il a pratiqués au Sud-Ouest de l'acropole, «devant» le temple C. Ailleurs, il n'est pas rare de rencontrer une stratigraphie où les niveaux «tardifs» sont au contact direct des installations archaïques (165). En d'autres points, en particulier à la périphérie de la zone à l'intérieur du rempart, on observe un épais remblai. Les espaces de circulation, moins affectés par ces remaniements, sont des lieux, qui, pour beaucoup, ont dû mieux préserver les vestiges de l'habitat grec (166); ce semble être le cas de la portion de rue - tardive - que nous avons fouillée le long du rempart occidental, et c'est ce qui explique

la conservation du deuxième groupe de figurines dont l'étude montre qu'elles ne peuvent dater du V^e siècle et doivent appartenir à un contexte «post 409», mais toujours grec, à situer dans la première moitié du IV^e siècle av. J.-C.

Enfin, on notera que si le tracé urbain est partiellement altéré lors de la fermeture de «la ville de l'acropole» (167) à l'intérieur de sa fortification, le type des activités pratiquées par la nouvelle population du quartier FF1 demeure essentiellement artisanal jusqu'en 250, comme l'atteste la trouvaille de trois fours de potiers (168) (fig.19) dans la partie médiane de l'îlot. Ces fours succèdent à d'autres, détruits, mais dont nous conservons la trace par le décompte des déchets de four et d'autres indices dans les niveaux antérieurs.

L'implantation sur cet îlot d'un dense quartier artisanal des arts du feu dès les premières générations de la colonie doit certainement être mise en relation avec sa situation topographique.

On imagine en effet volontiers l'importante zone de circulation que constituait la rue F qui reliait, en longeant le Nord du téménos de l'acropole, les deux ports de Sélinonte, mais aussi, plus largement, l'ensemble des temples de la colline de Marinella au sanctuaire de la Malophoros. Le lieu ne se prêtait-il pas remarquablement bien au commerce? Avant de vénérer les dieux, les clients pouvaient y acquérir les ex-voto qu'ils souhaitaient leur dédier, statuettes de terre cuite, bijoux et mobilier de métal, que coroplastes, orfèvres, bronziers et forgerons fabriquaient dans leurs ateliers (169), à l'arrière des pièces de façade, réservées à la «boutique». Ces deux activités sont géographiquement si proches qu'on peut se demander si elles correspondent effectivement à deux

groupes corporatifs distincts.

L'«attraction» des zones artisanales vers les axes principaux, en proximité des pôles religieux et civiques, en dépit des nuisances - fumées, odeurs acides, bruits - qu'elles engendrent, est un phénomène complexe que l'on constate assez clairement sur des sites plus anciens de Méditerranée orientale, par exemple, à Sarepta (170) ou à Chypre, à Enkomi, Kition, Athienou (171), pour l'Age du Bronze, et en Occident, dans la Carthage du IV^e siècle (172), mais aussi à Mégara Hyblaea (173), métropole sélinontine, où des ateliers de métallurgie ont été localisés au Nord-Ouest de l'agora dans des niveaux de la fin du VIII^e siècle, de peu postérieurs à la fondation de la colonie.

Martine H. Fourmont,
CNRS/IRAA,
PARIS.

NOTES

* Je dédie cet article à Roland Martin et à Vincenzo Tusa. Qu'ils trouvent dans ces pages le témoignage de mon affection et de ma gratitude.

1) A propos des premiers sondages et campagnes de fouilles, on verra M. Fourmont, Sélinonte: fouilles dans la région Nord-Ouest de la rue F, *SicArch*, 46-47, 1981, p. 5-26; Ead. dans *Carthaginesi in Sicilia all'epoca dei due Dionisi*, Table ronde, Palerme, 1981, *Kokalos*, XXVIII-XXIX, 1982-1983, pp. 195-204.

2) Autour de R. Martin ont travaillé B. Friedel, J. de La Genière (Université de Lille III), A. Lemaire, D. Theodorescu et M. Fourmont (tous trois de l'Institut de Recherche sur l'Architecture antique du CNRS). Au fil des années, les architectes J. Rougetet (Centre Jean Bérard), S. Faldetta et E. Caruso (Surintendance de Palerme), et les dessinatrices E. Abbate (Surintendance), M.-G. Froidevaux (IRAA, CNRS) et M. Pierobon (Centre J. Bérard) m'ont apporté leur collaboration à la suite de D. Theodorescu et A. Lemaire.

Les recherches que j'ai conduites sur l'îlot FF1 doivent beaucoup aux membres de la Surintendance et tout particulièrement à l'Inspectrice M.-L. Famà, aux assistants V. Colletta et S. Causi, au gardien D. Etiopia et au restaurateur L. Lentini.

3) L'étude de ces documents a, à de multiples moments, profité des conversations amicales tenues à leur sujet avec S. Besques, conservateur en chef honoraire au Département des Antiquités grecques et romaines du Louvre, M.-Fr. Billot, Institut

de Recherche sur l'Architecture antique, CNRS, B. Holtzmann, Université de Paris X, H. Sarian, Musée d'Archéologie et d'Ethnologie de l'Université de Sao Paulo, et Cl. Rolley, Université de Dijon.

4) Par tradition je conserve le terme «polos». M. Dewailly, Le dinività femminile con polos a Selinunte, *SicArch*, 52-53, 1983, pp.6-7 et nn.9-10 p.10, a pourtant démontré que ce terme ne se trouve qu'à 3 reprises dans les textes anciens - Pausanias. Le mot «kalathos» rend d'ailleurs mieux compte de la forme du couvre-chef porté par la statuette étudiée ici mais voir n. 39, p. 31, ci-dessous. Une autre difficulté naît de l'usage de ce terme dans la littérature archéologique. Il semble en effet appliqué selon les auteurs et parfois dans un même texte, à des objets fort variables. On se reportera p.8. D'après le *Dictionnaire* de P. Paris et G. Roque, 1909, *πόλος*, désignant la voûte céleste, en est arrivé à avoir le sens de couvre-chef pour Déméter et Héra; *Κάλαθος* est employé pour corbeille, corbeille du chapiteau corinthien et ornement de tête. Le *Dictionnaire* Bailly ne fait pas mention de ces interprétations.

5) D'après E. Meola, Terrecotte orientalizzanti di Gela («*Daedalia Siciliae III*»), *MAL*, XLVIII, Serie Miscellanea I, 1, Rome, 1971, fig. 14, p. 45. Ici le rapport L/l = 1,9/1,7 soit $1 < L/l < 1,2$. Ce rapport est celui du visage, c'est-à-dire sans la chevelure; ce point n'est malheureusement pas très clair chez E. Meola, p. 41, où je ne suis pas parvenue à comprendre à quel endroit précis de la tête les mesures étaient prises. L'auteur parle

toutefois de «viso», ce qui semble exclure la chevelure.

6) M. Dewailly, *loc. cit.*, p. 8; G. Fanara, *ibid.*, p. 14. A. cette interprétation traditionnelle s'ajoute toutefois celle de N. Bookidis et R.S. Stroud, *American Excavations in Old Corinth, Corinth Notes N° 2, Demeter and Persephone in Ancient Corinth*, 1987, fig. 13 p. 15, qui voient dans certaines figurines de terre cuite provenant du sanctuaire de Déméter et Perséphone de l'Acrocorinthe et coiffées du polos, la représentation de prêtresses attachées au culte des déesses.

7) On verra par ex. les figurines étudiées ci-après, p.14-16.

8) E. Meola, *loc.cit.*, pl. II, e et p. 53; pl. V, b et p. 55. A Thasos - N. Weill, *Etudes thasiennes*, XI, 1-2, *La plastique archaïque de Thasos, Figurines et statues de terre cuite de l'Artémision*, I, *Le haut archaïsme*, Athènes-Paris, 1985, p. 160 - cette technique correspond à la série 2 de la Dame au polos, contemporaine de la disparition de l'*epiblema* et du rebord horizontal de la coiffe, remplacé par une stéphané en demi-cercle, ajustée à la forme de la tête. Une autre série est représentée par le maintien du polos haut, comme dans le type ancien; ce polos est moulé en demi-cercle plein, et agrémenté d'un rebord horizontal à sa base. La Dame au polos, création des ateliers thasiens, combine des traits traditionnels crétois à d'autres «novateurs» venant d'Asie Mineure et des îles au tout début du VI^e siècle (pour les associations céramiques, voir p. 163).

Pour «dédalique» qu'elle soit à l'origine, la Dame au Polos, en constitue néanmoins «une variante originale» (p. 166). C'est bien le même sentiment que laissent les documents siciliens.

A propos de l'*epiblema* placé sur le polos, on reverra E. Meola, pl. XXIII, a et p. 70-71 - origine coloniale non précisée -, de même que peut-être pl. II, d, et p. 65 - importation crétoise. La figurine Mormino (E. Meola, pl. XXIV et pp. 72-74; V. Tusa, *Una statuetta di terracotta di tipo «dedalico»*, 1984) trouverait aussi des comparaisons possibles avec Thasos pour son haut (?) polos décoré en relief - «référence» crétoise.

9) E. Meola, *loc. cit.*, pl. IV, a, Syracuse, Musée nat., inv. 13857; pl. XVII, a et b, Géla, Musée nat., inv. I (cass. 279) et 8114; pl. XVII, c, inv. Géla 21428 (Syracuse, Musée nat.); G. Fanara, *loc. cit.*, fig. 1-2, p. 13 (Palerme, inv. 4083); p. 14 et n. 12, p. 15 pour des exemplaires provenant d'autres sites de Grèce et de Sicile. Il s'agit d'un type corinthien.

10) Il est intéressant de remarquer qu'E. Meola, p. 46 et 74, souligne également ce sentiment d'approximation que l'on retire à considérer le dédalique de Corinthe elle-même. Tout se passe comme si la Crète était seule à répondre aux critères de ce style. Cette impression est peut-être due - en bonne part - à l'histoire de la recherche qui au début du siècle, a pris connaissance du «phénomène» dédalique en étudiant les oeuvres crétoises. A Corinthe, encore, le style dédalique se maintient bien au-delà de 620, date limite établie par Rizza pour Gortyne.

11) Voir p. 20 sq.

12) Mis à part les figurines du type cité ci-dessous n.13, le groupe plastique du British Museum (Kl. Wallenstein, *Korinthische Plastik des 7. und 6. Jahrhunderts vor Christus*, Bonn, 1971,

pl. 4,4 et p. 100) (=type II/A), présentant 2 femmes assises sur un char, est un des exemples corinthiens les plus anciens (630-620) qui associe ce bandeau aux boucles perlées. *Ibid.*, pl. 3, 2,5 et p. 98-99 (=type II/A 2), l'aryballe à décor plastique de Berlin, attribué par Dunbabin et Robertson au Peintre de Mac Millan, et par Benson au P. d'Ekphantos, daté de 650 environ, et, pl. 3,3.6 et p. 101 (=type II/B1 vers 640), la terre cuite de Corinthe fourniraient 2 cas où ce bandeau est associé à la coiffure à étage, au milieu du VII^e siècle. C'est en fait cette association qui semble préférée à Corinthe où l'on voit que le bandeau tend à disparaître lorsque ce sont des boucles perlées qui encadrent le visage.

13) Dans le décor de vases plastiques, le fragment d'Egine, Musée, inv. A 21 (inédit), semble être l'un des derniers exemples à le comporter. Il descend nettement sur les tempes et est partagé par une raie médiane; daté de 580-570 par Kl. Wallenstein, *ibid.*, pl. 14, 1,2, et p. 131 (type V/A 7).

14) E. Dyggve, *Das Laphrion der Tempelbezirk von Kalydon*, Copenhague, 1948, p. 143, fig. 156 p. 142, fig. 228 p. 229; cet antéfixe, attribué au «bunte Dach», est classé dans le groupe I a, daté par l'auteur, en accord avec Rhomaios, vers 610 av. J.-C. (p. 230 et n. 1); datation acceptée par Payne qui le place dans le CA; M. Mertens-Horn, *Beobachtungen an dädalischen Tondächern*, *Jdl*, 93, 1978, p. 54, y reconnaît la facture du «tournant du siècle», soit de la fin du CA aussi. Sur ce bourrelet étaient ajoutées à la peinture des stries verticales. Egalement N.A. Winter, *Terracotta Representations of Human Heads Used as Architectural Decoration in the Archaic Period*, thèse Ph. D., Univ. of Michigan, 1974 (repro. *Ann Arbor*, 1978), p. 14-15.

15) Pour Thermos: M. Mertens-Horn, *loc. cit.*, fig. 12 p. 40-44 et 46, qui reconnaît dans le toit 1 une influence argienne et non corinthienne, le date du 3^e quart du VII^e siècle.

16) Les statues assises de Prinias (P. Demargne, *Naissance de l'art grec*, Paris, 1964, fig. 456 p. 352), ont une frange à boucles stylisées.

17) F. Boitani Visentini, Le ceramiche decorate di importazione greco-orientale di Gravisca, dans *Les Céramiques de Grèce de l'Est* (Colloque J. Bérard, 6-9 Juillet 1976), Paris-Naples, 1978, p. 220-221 et pl. XCIII, fig. 12,2. D'après l'auteur, les exemples de Gravisca, Tarente, Tocra, Corinthe, Théra se placent dans le 2^e et le 3^e tiers du VI^e siècle. L'exemple de Gravisca présente un bourrelet divisé par une raie médiane à peine indiquée plastiquement. Le cas très particulier représenté par le décor de lyre en ivoire de Samos, où le jeune homme agenouillé qui figure sur le montant de l'instrument a une chevelure qui associe la frange à boucle à des masses ondulées verticalement, rassemblées par un lien sur la poitrine, doit aujourd'hui être reconsidéré en tenant compte de l'attribution de l'objet aux ateliers de Corinthe, attribution proposée par F. Croissant, *Matériaux pour une histoire du style corinthien*, *BCH*, 112, 1988, p. 92 sq.

18) Sur cette question, on se reportera à S. Besques et B. Bourgeois, Une tête dédalique de Tarente, Remarques sur sa restauration, *Revue du Louvre*, Juin 1985, n°3, p. 169-173.

19) M. Borda, *Arte dedalica a Taranto*, 1979, n°4,

pp. 34-35, n° 5, pp. 36-38 et fig. 6.

20) V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, Palerme, 1983, p. 132-134, n° 41-44; p. 186-187; E. Paribeni, dans V. Tusa, *ibid.*, p. 26-27. Sa présence sur les chevelures des déesses de la métope de Déméter, Coré et Hécate n'est pas moins intéressante à constater et constitue une justification supplémentaire pour la date au tout début du VI^e siècle proposée par V. Tusa, *ibid.*, p. 109, n° 1.

21) E. Meola, pl. IV, b, p. 66-77 et n. 260 p. 67, pl. XVIII, a-c p. 66-77; il s'agit du type dont G. Fanara, *loc.cit.*, fig. 1-2, p. 13, étudie un exemple inédit de la Malophoros à Sélinonte et qu'elle date de la 1^{re} moitié du VI^e siècle, plutôt du début.

22) Thasos, musée, inv. 2085, provenant de l'Artémision, *Catalogue exposition «Mer Egée, Grèce des Iles»* (Paris, Louvre, 26 Avril - 3 Septembre 1979), Paris 1979 p. 117-118, n° 59, daté vers 660 av. J.-C.; F. Salviat et N. Weill, *BCH*, 84, 1960, p. 347-386, pl. IV-VI.

23) J. Charbonneaux, R. Martin, F. Villard, *Grèce archaïque*, Paris, 1968, fig. 50 p. 47: daté vers 620; l'épaisse frange n'est plus horizontale.

24) Il est impossible d'évaluer la durée d'utilisation de notre moule et donc d'affirmer qu'il est strictement contemporain de ce matériel. Pour les associations, voir ci-après, p. 21-23.

25) L'ample bilan proposé par E. Meola en 1971 pour l'ensemble des sites de l'île (p.78-79) n'en mentionne pas.

26) Voir ci-dessous, p. 22.

27) Il s'agit de la même zone, fouillée sur 2 campagnes.

28) Sous presse.

29) La présence de coupes ioniennes de type A2 et B1 invite à fixer ce *terminus*.

30) P. 24.

31) Seule la partie gauche est conservée; la ligne est très épaufrée mais l'angle gauche donne un repair assez bon pour prendre cette mesure. Hauteur: 19 cm environ. Argile ocre rouge soutenu - mica?; épais engobe ocre beige clair, quelques trous en surface, causés par des bulles d'air. Pas de traces de polychromie visibles à l'oeil nu.

32) On préférera définitivement le terme «protomé» à celui de «masque» et l'on se reportera à F. Croissant, *BEFAR*, 250, *Les protomés féminines archaïques, Recherches sur les représentations du visage dans la plastique grecque de 550 à 480 av. J.-C.*, Athènes, EFA/Paris, Diffusion De Boccard, 1983, p. 2 et n. 6, p. 16 et n. 3.

33) F. Croissant, *ibid.*, p. 192.

34) *MAL*, XXXII, 1927, Col. 279 et pl. LXV, 2: «Maschera muliebri con collo esageratamente lungo e due fascie laterali, esprimenti i lembi dello himation, sollevato sulla parte posteriore della testa (...). Ha il polos e alla base di questo una corona (?). alt. cm 21».

35) F. Croissant, *op.cit.*; cette remarque ne portait pas spécialement sur le polos.

36) *Ibid.*, p. 296, «C'est ainsi du moins que l'on désigne habituellement leur couvre-chef (cf. par exemple *Corinthe*, XV, 2, p.100), mais à vrai dire je ne vois pas comment on peut décider

qu'il ne s'agit pas d'un diadème comme celui du sphinx de Thèbes (M.-Fr. Billot, *BCH*, 101, 1977, p. 408-409)». En fait, certains documents corinthiens figurés - sur des vases plastiques, des *perirrhantéria* et des terres cuites - sont représentés avec un polos et F. Croissant, p. 296, n'émet aucun doute sur l'origine corinthienne de ce type iconographique. Je dois personnellement de nombreux conseils et indications bibliographiques à l'amitié de M.-Fr. Billot.

37) Le polos de type béotien est étudié par E. Simon, *RA*, 1978, p. 205-220.

38) Ce sont les exemples pris dans la grande sculpture et dans les vases plastiques qui fournissent dans l'ouvrage de F. Croissant les véritables représentations de figures féminines coiffées du polos:

Sphinx de Spata (Athènes, MN 28), pl. 94-95;

Coré de Berlin (Berlin, 1800) pl. 96;

Coré de Lyon (Acr. 269 + Lyon) pl. 100;

Rhyton FR de Würzburg 624, pl. 114;

Rhyton FR de Tarquinia 6845, pl. 118.

Cette liste est évidemment restreinte et due à la stricte nécessité de la comparaison. Pour l'usage du terme «kalathos», on verra M. Dewailly, La divinité féminine con polos a Selinunte, *Sicarch*, 52-53, 1983, p. 7. On complètera cette étude par F. Croissant, *op.cit.*, sur l'apparition du kalathos au V^e siècle. Le mot est donc impropre pour les périodes antérieures et la coiffure assez haute parfois, évasée toujours, que l'on rencontre sur les protomés archaïques doit être un diadème.

39) Gela: la stipe votiva arcaica, *MAL*, XLVI, 1963, Col. 1-78, pl. I-XLVI. La thèse que J.P. Uhlenbrock a soutenu en 1978 à la New York State University sous le titre *The Protomai from Gela: History, Chronology and Style*, mentionne presque un millier de pièces issues d'environ une centaine de moules ou séries.

Elle a officiellement paru à Rome sous le titre *The Terracotta Protomai from Gela: A Discussion of Local Style in Archaic Sicily*, en 1988, époque à laquelle le manuscrit de cet article était déjà remis à la rédaction de *Sicilia Archeologica*. L'ouvrage n'a été diffusé en France qu'en 1990.

40) P. Orlandini, *ibid.* Col. 10.

41) Il s'agit plus particulièrement des: pl. I, b, e, f; pl. II, b, c, d, e; pl. IV, a - c.

42) *Ibid.* Col. 10.

43) L'urgence de constituer des monographies par site est indéniable. On comprend leur grand intérêt lorsqu'on lit la publication récente de M. Barra-Bagnasco, *Protomi in terracotta da Locri Epizefiri*, Turin, 1986; rien ne peut toutefois y être comparé de près à la pièce que nous étudions, ce qui est aussi un renseignement en soi, qui confirme le caractère étonnamment local de ce type d'objet dans son immense majorité.

44) *Ibid.* Col. 217.

45) Voir p. 26.

46) Pour l'ensemble de la bibliographie «récente» sur les t.c. on aura avantage à se reporter à S. Besques, D. Kassab, A. de Fe-noyl et P. Ballet, Cinquante ans de découvertes et de travaux sur

les figurines de terre cuite grecques et romaines, *RA*, 1985, p. 77-114 et plus particulièrement au chapitre III, «Italie méridionale, Sicile, Sardaigne», p. 97-108, sous la signature de S. Besques. Pour la sculpture de pierre, on verra par ex. J. Boardman, *Greek Sculpture, The Archaic Period*, Londres, 1978 et V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte* (nombreuses occurrences), et la bibliographie attenante.

47) F. Croissant, p. 215.

48) Kl. Wallenstein, *Korinthische Plastik des 7. und 6. Jahrhunderts vor Christus*, Bonn, 1971, p. 39 et pl. 6, 3 - 4, section III/A1 = Payne, *NC*, pl. 47, 7 - 8; puis chapitre IV, p. 44-51, section groupe IV, où les pyxides sont réparties en 3 groupes: I (600-595), II (595-585), III (585-575).

49) F. Croissant, p. 6.

50) *MAL*, 1927, Col. 216-217.

51) N. A. Winter, *op.cit.*, et n. 84.

52) Barbara A. Barletta, *Ionic Influence in Archaic Sicily: The Monumental Art*, 1983, p. 220; l'auteur considère que cette influence touche Sélinonte au début du 2^e quart du VI^e siècle avec le décor «de deux monuments non ioniques: le temple aux acrotères en spirale et le Mégaron de la Malophoros». Pour un compte-rendu de l'ensemble du livre, on verra M. Fr. Billot, *RA*, 1989/2, p. 378-381.

53) Volker Kästner, *Archaische Baukeramik der Westgriechen, Untersuchung zur Entwicklung und zum Formenbestand der Trauziegeldächer in Kampanien, Unteritalien und Sizilien*, Thèse dactylographiée, Humbolt-Universität zu Berlin, 1982, p. 189. Le chapitre VI est consacré aux «Übrigen Sizilien Fraukopfantefixe». L'exemplaire le plus ancien provient de Morgantina. Les sites de Syracuse, Mégara Hyblaea, Caltagirone et Himère en ont également livré.

54) On ajoutera le dossier des appliques sur les vases de bronze.

55) Voir ci-dessus n. 40.

56) Les objets 3-6 présentés dans cet article ont été trouvés, ensemble, avec notre protomé, et le matériel céramique en cours d'étude ne permet pas - ou pas encore - de préciser nos connaissances. On verra p. 26.

57) «Fase più sviluppata» selon Gabrici, c'est-à-dire le chapitre précédant celui consacré au V^e siècle.

58) N. A. Winter, *op.cit.*, pp. 137-138, estime à environ 10% le retrait causé par une opération de surmoulage pour une antéfixe. C'est bien l'ordre de différence de grandeur que l'on constate entre les 2 protomés ici comparées.

59) On serait amené à élargir le dossier à la Campanie qui présente la même évolution, sans que rien, dans l'état actuel de la question, ne permette d'établir une relation décisive entre les deux régions, n'était le commerce corinthien.

60) F. Croissant, n. 5 p.1. A la lecture des épreuves de cet article (avril 1991), je peux profiter de l'inventaire des protomés donné par J.P. Uhlenbrock, p. 128-129 (*op.cit.* ci-dessus n. 40), pour ajouter que l'unique autre protomé recueillie sur l'acropole provient des nettoyages exécutés en 1966 dans la région située à l'Est du temple A. Elle est de type agrigentin et appartient à un

ensemble composé de nombreux vases, de quelques figurines et de pesons qui pourraient être interprétés comme objets à caractère votif.

61) Voir p. 26.

62) J. Boardman, *Athenian Black Figure Vases*, Londres, 1974, fig. 209: 510-500 av. J.-C.; J. D. Beazley, *Paralipomena*, 168, 2 bis (Toledo, Mus. of Art, 1958-69): 510-500 av. J.-C.

63) Lausanne, Collection Gillet; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 266; J.D. Beazley, *op.cit.*, 247: 500-480 av. J.-C.

64) Musée des Beaux-Arts 51.28; J. Boardman, *Athenian Red Figure Vases, The Archaic Period*, Londres, 1975, fig. 5. 3; J.D. Beazley, *ARV*, 1617, 15: 530-515 av. J.-C.

65) Antikensammlungen 2302; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 11; J.D. Beazley, *op.cit.*, 6, 1: 520-500 av. J.-C. environ.

66) J. Boardman, *op.cit.*, p. 17.

67) Boston, Mus. of Fine Arts 10.221; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 28; J.D. Beazley, *op.cit.*, 16.14: 525-500 av. J.-C.

68) Munich, Antikensammlungen 2309; J. Boardman, *op.cit.*, fig. 34.2; J.D. Beazley, *op.cit.*, 27, 4: 520-500 av. J.-C.

69) Paris, Louvre G 42; J. Boardman, fig. 41. 1; J.D. Beazley, 23, 1: 525-510 av. J.-C.

70) Londres, BM, E 8; J. Boardman, fig. 65; J.D. Beazley, 63, 88: 525-500 av. J.-C.

71) Rome, Villa Giulia, 27, 250; J. Boardman, fig. 97; J.D. Beazley 127, 30: atelier encore actif vers 510.

72) Outre la mode, on comprendra le plaisir du peintre à rendre ces festons dans la technique de la figure rouge qui autorisait tous les effets souhaités. Par contraste et à même époque, on voit combien il était plus laborieux de parvenir à un résultat identique avec le burin dans les dernières oeuvres de la figure noire.

73) Vienne, Kunsthistorisches Museum 3725; J. Boardman, fig. 143; J.D. Beazley, 204, 109: 500-480 av. J.-C. Les derniers effets de ce style se font sentir dans les drapés du Peintre de Pan, vers 480; J. Boardman, fig. 338. 1, 2 et p. 181.

74) P. de La Coste-Messelière, *Delphes*, Paris, 1957, fig. 91 et p. 322: vers 525 av. J.-C..

75) Id., fig. 113 et p. 325: «490-489 av. J.-C.».

76) J. Boardman, *Greek Sculpture, The Archaic Period*, Londres, 1978, fig. 206. 1: 500-490 av. J.-C..

77) *Grèce classique*, Paris, 1969, fig. 105 et p. 102.

78) V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, Palerme, 1984, n° 10 et 11, p. 118-119: fin VI^e, plutôt après 525 av. J.-C.

79) Id. n° 13. 15, p. 120-122: 470-460 av. J.-C. Il s'agit des dates les plus basses pour les documents de référence considérés dans cette étude.

80) E. Gabrici, *MAL*, 1927, pl. XXXII, 1 et col. 197-198.

81) Dans un tel cas, des analyses en laboratoire donneraient des renseignements très éclairants.

82) Il ne m'a malheureusement pas été possible de photographier ce fragment lors de mon dernier séjour à Sélinonte.

83) En cela, la terre cuite diffère totalement de la petite sculpture de pierre.

- 84) B. Holtzmann, s.v. «Asclépios», dans *LIMC II*, Bâle, 1984, p. 866.
- 85) B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 894-895 et figg. 154-233.
- 86) M. Bell III, *Morgantina Studies, 1, The Terracottas*, Princeton, 1985, p. 167-168, pl. 66-67, n° 295-299, p. 88-91. J'exclurai du groupe le n° 295, pl. 66 et p. 167, dans lequel S. Besques m'invite à reconnaître une Aphrodite, et ne tiendrai pas compte de la série, trouvée dans un puits de Syracuse, que l'auteur (*ibid.*, p. 106-107, n. 81) rapproche de ce n° 295 de Morgantina.
- 87) *Op.cit.*, p. 89.
- 88) R. Martin et H. Metzger, *La religion grecque*, Paris, 1976, p. 71.
- 89) *Thymèlè, Recherches sur la signification et la destination des monuments circulaires dans l'architecture de la Grèce*, Paris, 1939, p. 325 sq.
- 90) *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris, 1966, p. 228-229 et p. 236.
- 91) *Ibid.* p. 237.
- 92) Les têtes sont pratiquement interchangeables avec les types féminins contemporains.
- 93) P. 206-208, pl. 111 n° 678-695.
- 94) P. 207 et pl. 111.
- 95) *Op.cit.*, p. 895 et n° 320-354. Les types «Epicure» et «Vélia» suivent la même iconographie.
- 96) Le n° 377 qui en est une variante provient d'Olynthe, détruite en 348 av. J.-C., d'après la chronologie traditionnelle. On sait toutefois que le matériel d'Olynthe, en cours de ré-examen, semble indiquer que le site a continué d'être habité après cette date. Pour cette question importante pour l'étude du IV^e siècle, voir S.I. Rotroff, *Three Centuries of Hellenistic Terracottas, A Chronological Commentary on the Contexts*, dans *Hellenistic Pottery and Terracottas* (réimp. *Hesperia*, 1987, par H.A. et D.B. Thompson), p. 183-184 et n.10.
- 97) Une monnaie de l'époque de Septime-Sévère nous en conserve l'image.
- 98) B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 866.
- 99) D: tête barbue/R: serpent: 241-210 av. J.-C. *SNG Copenhagen*, «Sicily», n° 121-122.
- 100) Cinquante ans de découvertes et de travaux sur les figurines de terre cuite grecques et romaines, III, Italie méridionale, Sicile, Sardaigne, *RA*, 1985, p. 97-108.
- 101) Voir p. 26.
- 102) Vers 370; B. Holtzmann, *op.cit.*, p. 894.
- 103) Je lui dois également la matérialisation de tous les recollages pour les autres figurines présentées dans cet article.
- 104) Très rares sont les *hecataia* illustrés dans l'étude de Th. Kraus, *Hekate, Studien zu Wesen und Bild der Göttin in Kleinasien und Griechenland*, Heidelberg, 1960, qui présentent un polos unique: pl. 9, Venise, Mus. arch. 155; pl. 16, Paris, BN; pl. 24, Thasos, musée, inv. 639 (fragment de relief où les 3 figures sont adossées à un pilier triangulaire).
- 105) Pas de traces de peinture ni d'engobe.
- 106) Peu de fragments paraissent malheureusement pouvoir

être ajoutés par la suite.

- 107) Les 6 ouvertures d'encastrement des avant-bras et l'ouverture au sommet des têtes faisaient également office d'évents.
- 108) *Agora*, XI, *Archaic and Archaistic Sculpture*, Princeton, 1965, p. 86 sq. Le chapitre souligne le nombre important des *hecataia* trouvés à Athènes par rapport aux autres sites. Pour ces derniers, on verra Th. Kraus, *op.cit.*, Annexe II, p. 169-171, et III, p. 172-181. Sur les 8 ou 9 ex. illustrés, seuls 4 ont une provenance connue: pl. 18, 1-3, Copenhague, Nationalmus. ABd 159, de Larissa; pl. 20,2, Thasos, Mus. 1045, de Thasos; pl. 23, 1, Samos; pl. 23, 2, Athènes, Mus. nat. 303, d'Epicure.
- 109) Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, II, 2, Paris, 1939, commente Pausanias et rappelle que l'Hécate Epipyrgidia, consacrée auprès du temple d'Athéna Niké après 432 «n'était pas sans rapport avec les Charites, qui avaient eu leur niche cultuelle vers l'entrée de l'Acropole». Mais aucune description ni aucun *hecataion* datable du V^e siècle n'existe pour garantir que les Charites figuraient sur l'oeuvre d'Alcamène. Leur présence sur les copies conservées pourrait être due à une interprétation postérieure. Socrate, fils de Sophroniscos, passe pour avoir sculpté les Charites que Pausanias (I, 22, 8) a vues dans la même zone de l'Acropole. Il s'agirait d'une oeuvre antérieure à l'Hermès Propylaïos et à l'Hécate Epipyrgidia, datée par Ch. Picard (*Manuel*, II, 2, p. 554 et n. 3), des années 470-460. Il est impossible d'affirmer qu'Alcamène avait, lui aussi, accompagné le nouveau type de la triple Hécate d'une ronde de Grâces et d'écarter l'hypothèse d'une adjonction par contamination d'une oeuvre sur l'autre pour les séries postérieures.
- 110) M. Bell, p. 138, n° 95 et 96, a-b; l'auteur identifie les bustes à épaules à Perséphone.
- 111) *Manuel*, II, 2, fig. 227 p. 555; *ibid.* n. 3 p. 554.
- 112) *Ibid.*, p. 559-560 et n. 4 p. 559.
- 113) On n'ajoutera rien ici au grand débat sur l'aspect archaïsant que l'on prête généralement à cette oeuvre. Voir Ch. Picard, *op.cit.*, p. 557-559; E. Harrison, *op.cit.*, p. 62-64 et 97.
- 114) On ne trouvera donc jamais de matrice correspondant à l'image complète de cet *hecataion*, mais seulement celle du buste à épaules ayant servi à le construire.
- 115) Hekate in Athen, *AM*, 101, 1985, p. 271-284.
- 116) Les dates hautes (IV^e siècle av. J.-C.) jadis proposées par Th. Kraus sont désormais controversées. E. Harrison, *op.cit.*, p. 87-88.
- 117) Principalement les bois d'Alexandrie: Alexandrie, Musée, inv. 19690; E. Breccia, *Monuments de l'Égypte gréco-romaine*, 1926-1934, pl. LXXXIV, 1; un autre ex. en bois est conservé au Metropolitan Mus., inv. 39. 11. 1, *AJA*, 44, 1940, fig. 3 p. 294. Quelques autres *hecataia* sont coulés dans le bronze: Paris, Bibliothèque Nat.
- 118) Pourtant Harrison, p. 95, et d'autres pensent que les *hecataia* devaient être nombreux à protéger les habitations et par ce fait même avoir été reproduits en matériau «bon marché» dont la terre cuite.
- 119) Ci-dessous, p. 26.
- 120) Ci-dessus, p. 14-16 et p. 26; outre les données strati-

graphiques, les deux terres cuites présentent des similitudes d'argile, de cuisson et de technique de façonnage.

121) Th. Kraus, *op. cit.*, pl. 23, 2 et p. 175. Il m'a semblé préférable de ne pas utiliser la typologie de Petersen, souhaitant laisser à H. Sarian toute facilité d'intégrer ce document à la classification qu'elle proposera dans *LIMC*, IV, s.v. «Hécate», à paraître prochainement.

122) Ci-après, n. 137.

123) Voir n. 5, ci-dessus.

124) Outre ces deux séries stylistiques expliquables par l'origine historique de cette colonie, on notera - pl. XII, a et p. 77 - la présence de figurines locales, d'influence rhodienne ou plutôt laconienne - p. 80. La plastique laconienne n'était pas alors attestée dans le dédalique de l'île. S'il faut en admettre l'attribution, cette terre cuite de Géla est la première reconnue, à laquelle il faut aujourd'hui ajouter le décor de *perirrhantion* en pierre publié par V. Tusa, *La scultura in pietra di Selinunte*, n° 28, p. 129.

125) E. Meola, *ibid.*, p. 79 et n. 319. Tous sont à dater dans le VI^e siècle, dit-elle. On nuancera en se reportant ci-dessous.

126) Les importations corinthiennes sont très précoces à Mégara et présentes dès la première moitié du VII^e siècle. A Syracuse, le seul document de plastique protocorinthienne est un décor d'aryballe; le reste est plutôt récent. A Sélinonte tous sont «di datazione posteriore al VII sec.». Pour Géla, «le importazioni e le imitazioni corinzie cominciano invece ad apparire solo negli ultimi anni del VII sec.». E. Meola, p. 78-79 et n. 317-322. L'étude des contacts entre les sites de Sicile devra évidemment être complétée par celle des routes maritimes.

127) On parle de «protodédalique».

128) *MAL*, 1927, col. 298.

129) Le matériel est actuellement entièrement révisé par l'équipe qui est chargée de la publier et de poursuivre les fouilles dans cette zone. Peut-être constatera-t-on bientôt que Gabrici, poussé lui aussi par la «mode» de son temps, écarte d'autres séries céramiques. Le problème se pose tout particulièrement pour la céramique locale, non reconnue alors. Les sélinontins auraient offert à leurs divinités les vases qu'ils estimaient le plus et qui leur parvenaient de façon régulière depuis plusieurs générations. Cela n'empêcherait nullement que dans la vie quotidienne, ils aient fait l'acquisition d'autres importations.

130) *Histoire du culte dans le sanctuaire de la Malophoros à Sélinonte*, thèse de doctorat, Université de Lille III, 1987.

131) *ibid.*, p. 69 du manuscrit.

132) Le arti figurative dalle origini al V secolo a.C., dans *Sikanie*, p. 168-169 et fig. 153. Il s'agit là d'un objet qui pose à lui seul le problème du début des productions locales que nous repreneons ci-dessous.

133) Le importazioni greco-orientali a Selinunte a seguito dei più recenti scavi, dans *Les céramiques de Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident* (1976), Paris - Naples, 1978, p. 99-103.

134) C'est cette même phase mixte qui caractérise le niveau primitif reconnu sur l'îlot FF1 où certains fragments corinthiens sub-géométriques et plusieurs coupes ioniennes constitueraient le matériel le plus ancien.

135) Selon le fouilleur, la céramique locale est absente à la fin du VII^e et au début du VI^e siècle et n'apparaît seulement qu'à partir du «primo quarto avanzato del «VI secolo», en association avec le Corinthien Moyen (*ibid.*, p. 102).

136) Il est peut-être bon de rappeler ici une remarque d'A. Rallo-Franco (*ibid.*, p. 101) pour qui les productions corinthiennes devaient être plus prisées que les autres par les Sélinontins puisqu'au moment où naissent les ateliers céramiques locaux, ce sont ces vases qu'ils imiteront principalement, outre ceux de Mégara auxquels ils devaient être, pour des raisons que l'on pourrait dire «affectives», particulièrement attachés.

137) Le niveau, rappelons-le encore, ne correspond pas exactement à l'état 1 de la construction relevée dans cette zone, mais à une recharge de sol, légèrement postérieure. Pour l'inventaire des fragments les plus anciens recueillis dans la même région, voir mon intervention au Colloque *Megara Nysaea, Megara Hyblaea, Sélinonte*, organisé par la Société Française d'Archéologie Classique, Paris, Décembre 1982. Le texte est encore inédit à ce jour.

Voir également M. Fourmont, Sélinonte: fouille dans la région nord-ouest de la rue F, *SicArch*, 46-47, 1981, fig. 13 p. 14, figg. 16-18 pp. 16-17.

138) Le matériel CA est peu fréquent mais on le trouve signalé dans la zone de la Malophoros.

139) M. Riotto, Per un ampliamento della problematica sulla coroplastica selinuntina, *SicArch*, 54-55, 1984, pp. 64-65 et n. 10, p. 73, fait une analyse différente du constat de Gabrici. Pour lui, à croire l'illustre savant, l'association prétendue avec les figurines de type ionien conduirait à descendre la chronologie du groupe dédalique «intorno alla metà del VI secolo a.C.», datation qu'il refuse de retenir. Il en arrive donc à dissocier les 2 catégories de terres cuites: «possiamo facilmente distinguere nelle terrecotte selinuntine una prima fase dedalica, databile approssimamente in uno spazio di tempo tra la fine del VII, fino a tutta la prima metà del VI secolo a.C.». Les dates se trouvent ainsi légèrement plus remontées que ce que propose E. Meola. Sans donner ses arguments, M. Riotto conclut que «le terracotte dedaliche precedono quelle ioniche d'importazione».

140) Notre moule, nous l'avons vu, n'entre pas totalement dans cette catégorie.

141) *La scultura in pietra di Selinunte*, n° 41-44, pp. 132-134. Les lampes proviennent des strates 1 et 2 de la Malophoros.

142) F. Villard, *Mégara Hyblaea, 2, La céramique archaïque*, Paris, 1964, p. 75: pour Mégara. «quelques fragments», de la fin VIII^e à la deuxième du VII^e; *Id.*, Influence de la céramique orientalisante des Cyclades en Occident, dans G. Rougemont, *Les Cyclades, Matériaux pour une étude de géographie historique*, CNRS, Lyon, 1983 (Table ronde réunie à l'Université de Dijon les 11, 12 et 13 mars 1982). Les lampes, pour rares qu'elles soient - plus rares encore sont les exemplaires figurés -, se rencontrent en Italie du Sud, à Syracuse et à Sélinonte: le parcours semblerait tracé. Le courant cycladique reste faible mais existe dès le VIII^e siècle, comme l'attestent les fragments céramiques signalés par

F. Villard à Rhégion, Villasmundo, Mégara Hyblaea, Syracuse et Géla. Il s'intensifie quelque peu dans le VII^e siècle - Policoro, Milazzo -, surtout dans la deuxième moitié du siècle, si l'on suit les publications anciennes sur lesquelles s'appuie F. Villard. Outre la céramique, ce courant commercial est encore représenté au VI^e siècle par le Couros de Mégara et l'emploi fréquent des marbres insulaires dans la sculpture de Sélinonte - V. Tusa, *La scultura in pietra*.

143) Si l'on reprend les pages consacrées par V. Tusa aux lampes dédaliques en marbre trouvées à la Malophoros, on constate que la lampe n° 42 de sa publication - p. 133 -, qui est l'exemplaire le plus soigné et dont le marbre est donné pour cycladique, provient de la «stipe arcaissima» nelle fondazioni del «primitivo tempietto della Malophoros» - il s'agit du mégaron; voir M. Dewailly, thèse, pp. 45-46. Le n° 43 - de marbre jaunâtre - a été recueilli dans la partie Ouest des propylées et daterait, comme le numéro précédent, de la fin du VII^e ou du début du VI^e siècle. Le n° 44 - de marbre gris - provient des strates «appartenenti al primo megaron, cioè al periodo più antico del santuario (fine VII a.C.)». Le n° 41, de marbre non précisé, a été mis en relation - par Gabrici - avec la couche correspondant «al secondo megaron» - V. Tusa, p. 133 -, soit le Temple.

144) «et, peut-être, (les) quelques statuettes de ce même style et de même provenance», dit-elle.

145) *Id.*, n. 28 p. 129.

146) Le type «a nastro» continue d'être fabriqué et exporté jusque vers le milieu de la deuxième moitié du VI^e siècle.

147) *Il santuario sull'Acropoli di Gortina*, Rome, 1968, p. 213-244; fin du «vrai» dédalique: vers 620 av. J.-C. P. Demargne (*Naissance de l'art grec*), Paris, 1964, p. 385, fait une remarque importante à propos de l'évolution du style en Crète: «Dans l'effort dédalique pour dégager la sculpture des formes primitives, la Crète fut la première (aussi) et elle n'échoua qu'au début du VI^e siècle, quand il fallait dépasser les formules dédaliques. D'autres alors prirent le relais».

148) E. Meola (p. 22) souligne l'aspect incomplet, partiel, que l'on décèle dans le dédalique de Corinthe et de Rhodes qui produisent elles-mêmes du «dédalisant» plutôt que du dédalique. Cette différence d'appréciation s'exprime encore par rapport au modèle de référence théorique construit autour des oeuvres crétoises (voir ci-après). La petite plastique thasienne - N. Weill, *op.cit.* - fournit un autre témoignage de déphasage chronologique. On voit ainsi se dessiner une sorte de couronne périphérique autour de 2 grands pôles - la Crète et Corinthe - qui développent un style et le diffusent au départ presque simultanément. Mais l'évolution fait que le foyer crétois a pu s'éteindre plus rapidement que son concurrent direct dont la vigueur des échanges commerciaux a favorisé le «marché dédalique» en Occident.

149) E. Meola, p. 20. Cette indissociabilité entre le style et l'introduction d'une nouvelle technique trouve sa preuve *a contrario* à Chypre où les ateliers «non dédalisants» n'adoptent pas le moule et continuent à produire des figurines modelées. On sait qu'en Sicile moulage et modelage seront employés sur les mêmes pièces.

150) On verra ci-dessous, p. 26, quelques aperçus de ces importants remaniements de la stratigraphie.

151) L'étude du matériel céramique n'est pas suffisamment avancée et la fouille est arrêtée à un niveau qui pose le problème épineux des V^e-IV^e siècles que l'on abordera ci-après. Il est préférable de ne pas se prononcer pour l'instant.

152) Istituto di Mineralogia, Fac. di Scienze, Université de Palerme.

153) L.L. me signale dans une lettre du 7.4.1987 que l'épaisseur d'un gros fragment, haut de 32 cm, est d'environ 3,5 cm. On jugera par le jalon présent sur la fig. 14 que le diamètre de la partie laissée encore en terre peut approcher le mètre.

154) J.-P. Thuillier, dans *Byrsa, II*, Rome, 1982, figg. 322-324 p. 253, fig. 325 p. 254.

155) *Ibid.* fig. 297 p. 233 et fig. 327 p. 255.

156) La publication de ces sondages est en cours de préparation.

157) E. Gabrici, *MAL*, XXXII, VI, 1927: épée, poignards et outils en fer (col. 158, fig. 94 et col. 348), bijoux en argent (col. 343), vases, parmi lesquels de nombreuses phiales à ombilic, décors de coffre en bronze (col. 345-346), enfin quelques figurines de plomb (col. 346). L'ensemble de ces objets et de ceux recueillis lors des campagnes récentes, sont étudiés par O. Paoletti sous la direction de M. Marazzi et S. Tusa.

158) *Kokalos*, XXII - XXIII, t. II, 2, 1976-1977, pl. CLXIV, fig. 1; *AnnScAtene*, LX, 2, 1984, *Ceramiche di VII secolo a.C.*, della necropoli meridionale di Manuzza, pp. 213-214 et fig. 17.

159) Un exemplaire semblable a été trouvé par Gabrici à la Malophoros: *MAL*, 1927, col. 289 et pl. LXXII, 3 et noté comme appartenant aux «tipi riferibili al secolo V av.C.», coll. 281-282. D'autres péplophores sont signalées par E. Gabrici, dont certaines peut-être plus anciennes que la figurine citée ci-dessus. On ajoutera aujourd'hui la statuette trouvée contre les autels de la phase postérieure du temple «Edifice Triolo», G. Fanara, dans: *Selinunte-Malophoros, Rapporto preliminare sulla II campagna di Scavi*, *SicArch*, 60-61, 1986, pp. 25-33 et figg. 23-24. Pour M. Bell, *Morgantina Studies, I, The Terracottas*, Princeton, 1981, p. 11-12, les péplophores apparaissent dans le répertoire des coroplastes de Sicile dans le deuxième quart du V^e siècle; elles sont relativement peu fréquentes et représentent un style très conservateur, lié aux figurines que Poulsen considère attiques, qu'elles soient en terre cuite ou en pierre. Le modèle semble venir dans les ateliers siciliotes par l'Est de la Sicile. L'auteur déplore que «none of the Sikeliote peplophoroi comes from a dated context». Les exemplaires récemment exhumés dans «l'édifice Triolo» et sur l'acropole ne fournissent pas toutes les précisions chronologiques souhaitées; il n'est toutefois plus possible d'affirmer que toutes les péplophores de Sélinonte sont antérieures à 409 (Bell, n. 26) puisque dans les deux cas, il pourrait s'agir de statuettes exécutées dans le début du IV^e siècle, peut-être à partir de matrices d'un type plus ancien. La péplophore de «L'édifice Triolo» fait certainement partie d'une série dont l'archétype est plus ancien que les autres exemplaires sélinontins cités dans cette note. M. Bell indique, p. 12, que la figurine, *MAL*, 1927 pl. LXXII, 3, trouvée par

Gabricsi, doit être mise en rapport avec une péplophore de Morgantina dont Syracuse fournit un exemple chronologiquement antérieur. M. Dewailly (thèse, p. 187 n.2) chiffre à environ 300 les «statuettes debout de type des *peplophoroi*» provenant des anciennes fouilles de Gabricsi et conservées à Palerme. Il s'agit du groupe le plus important trouvé en dehors de la Sicile orientale. Pour les péplophores de Sélinonte, on ajoutera la statuette de pierre, V. Tusa, *La scultura in pietra*, n° 34 p. 131, provenant de la Malophoros.

160) M. Cavalier, *Les amphores de VI^e au IV^e siècle dans les fouilles de Lipari (Cahiers des amphores archaïques et classiques, 11)*, Naples, 1985, pp. 81-83.

161) A. Rallo, Scavi e ricerche nella città antica di Selinunte, Relazione preliminare, *Kokalos*, XXII - XXIII, t. II, 2, 1976-1977, pp. 720-734.

162) G. Fanara, *SicArch*, pp. 25-40; C. Parisi Presicce, *ibid*, pp. 47-52.

163) R. Martin, Recherches sur l'acropole de Sélinonte, *Kokalos*, XXVI - XXVII, t. II, 2, 1980-1981, pp. 1014-1016; P. Pelagatti, R. Martin et G. Vallet dans *La Sicilia antica*, 1,3, Naples, 1980, pp. 646-647, avec bibliographie p. 653.

164) L'elemento punico a Selinunte nel IV e nel III sec. a.C., *ArchClass*, V, 1953, pp. 39-47. Par définition, l'article critique que le même auteur consacre à «Selinunte fra il 650 e il 409», *AnnScAtene*, LXII (NS, XLVI, 1984), 1988, pp. 4-53, n'apporte pas de nouveautés majeures sur ce sujet.

165) M. Fourmont, Sélinonte: fouille dans la région nord-ouest de la rue F, *SicArch*, 47-47, 1981, pp. 5-26; Ead., Santuari punico in Sicilia, *Kokalos*, XXVIII-XXIX, 1983, p. 195.

166) Les sondages pratiqués par J. de La Genière sur les rues

de l'acropole et hors du périmètre fortifié, ont mis en évidence ces niveaux classiques. Pour la bibliographie d'ensemble, on se reportera à J. de La Genière et J. Rougetet, Recherches sur la topographie de Sélinonte, Campagne 1985, *RendLincei*, XL, fasc. 7-12, 1985, pp. 289-298 et pl. 1-2; la fig. 1 intègre curieusement le relevé schématique, inédit, de l'état 1983 de ma fouille sur l'îlot FF1.

167) R. Martin, P. Pelegatti, G. Vallet dans *La Sicilia antica*, p. 646-647. D. Theodorescu, Topographie urbaine, *Kokalos*, XXI, 1975, pp. 108-120.

168) Cet aspect de l'étude a fait l'objet d'une communication à la table ronde internationale *Les ateliers de potiers dans le monde grec aux époques géométriques, archaïques et classiques*, Athènes, EFA, Octobre 1987, à paraître dans un supplément du *BCH* (sous presse).

169) On a vu que les fondeurs travaillaient certainement dans ces mêmes ateliers.

170) J. B. Pritchard, *Rediscovering Sarepta, A Phoenician City*, Princeton, 1978, pp. 111-130 et figg. 107-124.

171) H.W. Casling, *Alasia*, I, Paris, 1971, pp. 15-32; I. Ionnas, Religious Beliefs in Cyprus during the Late Bronze Age, *Kypriakai Spoudhai*, 48, 1984, pp. 115-128; V. Karagheorgis, *Cyprus, From the Stone Age to the Romans*, Londres, 1982, pp. 100-106. On lira avec intérêt A. Bernard Knapp, *SIMA, Pocket-book 42, Copper Production and Divine Protection: Archaeology, Ideology and Social Complexity on Bronze Age Cyprus*, Göteborg, 1986, pp.43-56.

172) Voir ci-dessus, p. 25.

173) P. Pelagatti, R. Martin, G. Vallet dans *La Sicilia antica*, 1, 2, p. 404.